

Zur  
Gräfl. vom Hagen'schen

Majorats - Bibliothek



MÖCKERN

gehörig.

N<sup>o</sup> 5067

LE  
SOPHA,  
CONTE MORAL.  
SECOND VOLUME.



IMPRIMÉ SUR LA VÉRITABLE  
COPIE DE GAZNAN,  
& se trouve  
A LA HAYE,  
Chez F. H. SCHEURLEER.  
M D C C X L I I.

J. B. Page 127  
SOPHA

CONTE MORAL

SECONDE VOLUME



IMPRIME SUR LA PRESSE

DE GARNIER

DE LA RUE

A LA HAYE

Chez F. H. SCHNEURLEER

M DCC X D I I



# LE SOPHA,

CONTE MORAL.

SECONDE PARTIE.

---

## CHAPITRE DOUZIEME.

*Le même à-peu-près que le  
précédent.*

**Q**UO I le desagrément qui arrivoit à  
**S** Zulica, la mortifia beaucoup,  
il ne lui ôta pas la présence  
d'esprit qui lui étoit nécessaire  
dans un accident aussi fâcheux. Elle fé-  
licita Mazulhim, se plaignit de tout au-  
tre chose que de ce qui la pénétoit de  
fureur, & pour tâcher de sauver sa gloi-  
re, ne craignit pas de lui faire un honneur  
qu'assurément il ne méritoit point.

Je ne fais si ce fut pour mortifier Zu-

II. Partie.

A 2

lica,

lica, ou si, contre son ordinaire, il vouloit se rendre justice; mais quelque chose qu'elle fit, il ne voulut jamais croire qu'il fût ce qu'elle disoit. Il y avoit, disoit-il opiniâtement, des jours malheureux, des jours, que si on les prévoyoit, on mourroit plutôt que de les attendre.

Zulica convenoit bien qu'il y en avoit qui en effet ne commençoient pas d'une façon brillante, mais dont à la fin on trouvoit plus à se louer, qu'à se plaindre. Je vous avoue, ajouta-t-elle avec une tendresse dont en ce moment elle étoit bien éloignée, que j'ai eu lieu de croire que ce que vous m'avez dit cent fois sur ma beauté, n'étoit pas sincere, ou que les choses que vous m'avez paru admirer, étoit effacées par des défauts qui vous choquoient d'autant plus que vous les aviez moins prévûs; mais vous m'avez rassurée.

Ah Zulica! s'écria l'impitoyable Mazulhim, vos craintes étoient donc bien médiocres! Je sens tout ce que je dois à vos bontez; mais elles ne m'aveuglent pas, & plus je vous trouve généreuse, plus vous augmentez mes remords. Mais, quelle folie! repartit-elle, n'allez pas au moins vous frapper d'une idée aussi fausse; rien ne seroit plus injuste.

En finissant ces mots, ils se mirent à se promener dans la chambre, tous deux fort embarrassés l'un de l'autre, sans amour, sans desirs, & réduits par leur mutuelle imprudence, & l'arrangement qu'entraîne

un

## C O N T E M O R A L. }

un rendez-vous dans une petite maison, à passer ensemble le reste d'un jour qu'ils ne paroissent pas disposez à employer d'une façon qui pût leur plaire. Zulica avoit de belles réflexions à faire sur la fausseté des réputations. Ce qui intérieurement la desespéroit, ( car je lisois aisément dans son ame, ) c'étoit l'impossibilité de se van-ger de Mazulhim. Si je le dis, qui le croira? se disoit-elle; ou si on le croit, la prévention où l'on est pour lui, permet-ta-t-elle de penser qu'il eût eu autant de tort avec moi, si j'avois eu dequoi l'em-pêcher de l'avoir. Quelque chose que je fasse, il me sera impossible de desabuser tout le monde.

Ces idées l'occupoient assez tristement. Pour Mazulhim, il sembloit qu'il fût sur cela hors de tout intérêt. Ils se prome-nerent quelque tems sans se rien dire; de tems en tems cependant ils se sourioient d'une façon froide & contrainte.

Vous rêvez! lui dit-il enfin. Vous en étonnez-vous? repondit-elle d'un air pru-de; pensez-vous que d'être avec quelqu'un comme je suis avec vous, ne soit point pour une femme raisonnable, une chose ex-traordinaire? Non, repliqua-t-il, j'y crois les femmes raisonnables tout-à-fait accou-tumées. Il paroît bien, reprit-elle, que vous ignorez ce que cela prend sur elles, & combien, avant que de se rendre, elles éprouvent de combats. Ce que vous di-tes, par exemple, est très-probable, re-

pliqua-t-il; car à la façon dont elles les ont abrégé, il falloit qu'ils les fatiguassent cruellement.

Voilà, s'écria-t-elle, un des plus mauvais propos qu'on puisse tenir! Croyez-vous avoir eu bien de l'esprit quand vous avez dit de pareilles choses? Savez-vous bien que ce n'est là qu'un vrai discours de Petit-Maître? Je ne l'en tiendrois pas plus mauvais pour cela, répondit-il. Du moins vous le trouveriez bien faux, reprit-elle, si vous saviez ce qu'il m'en a coûté pour vous prendre. Quoi! s'écria-t-il, vous y avez rêvé! Cela m'outrage; je me flatois du contraire, & je vous fais mauvais gré de m'ôter une erreur à laquelle je gagnois, sans que vous y perdissiez rien dans mon esprit. Hé! dites-moi de grace, Zâdis vous a-t-il autant coûté de réflexions? Que voulez-vous dire? demanda-t-elle froidement; qu'est-ce que c'est que Zâdis? Je vous demande pardon, répondit-il en raillant, j'aurois juré que vous le connoissiez.

Oui, répondit-elle, comme on connoît tout le monde. Je crois, tout peu connu qu'il vous est, qu'il seroit bien fâché, s'il vous savoit ici, continua-t-il; & je me trompe fort, ou vos bontez pour moi le chagrineront beaucoup. Soyez de bonne-foi, ajouta-t-il en lui voyant hausser les épaules, Zâdis vous plaisoit avant que j'eusse le bonheur de vous plaire, & je parierois même qu'actuellement vous êtes bien ensemble. Voilà.

Voilà, répondit-elle, une plaisanterie d'un bien mauvais genre! Au fonds, continua-t-il, quand vous lui feriez une infidélité, il seroit encore trop heureux; un homme comme Zâdis est peu fait pour être aimé, & j'ai toujours été surpris que, vive comme vous êtes, & d'une gayeté charmante, vous eussiez pu prendre un Amant aussi froid, aussi taciturne! Vous vous y trompez, Mazulhim, répondit-elle, il n'est que tendre. Je vous l'ai sacrifié, il seroit inutile de vous dire le contraire; mais je crains bien que vous ne me forciez bien-tôt à m'en repentir. Vous étiez légère, repliqua-t-il, & j'avoue que j'étois inconstant; mais moins nous avons jusques ici été capables d'un attachement sérieux, plus nous aurons de gloire à nous fixer l'un l'autre.

A ces mots, il la conduisit de son côté, mais d'un air qui faisoit aisément connoître que la bienfiance seule y guidoit ses pas. Il est vrai que vous êtes charmante, lui dit-il, & sans un air un peu trop décent que même avec moi vous ne quittez pas, je ne connois personne qui pût mieux que vous, faire le bonheur d'un Amant. J'avoue, répondit-elle, que naturellement je suis réservée; ce n'est pourtant pas à vous à vous en plaindre. Vous me rendez heureux, sans doute, repliqua-t-il; mais née sans desirs, vous n'accordez pas assez à ceux que vous faites naître. Je sens de la contrainte dans tout ce que vous

faites pour moi; vous craignez sans cesse de vous livrer trop; & entre nous, je vous soupçonne d'être assez peu sensible.

Mazulhim en parlant ainsi à Zulica, lui ferroit les mains d'un air passionné. Quoique l'excès de vos charmes m'ait déjà nuï, poursuivit-il, je ne saurois me refuser au plaisir de les admirer encore; dussé-je même en périr, tant de beautez ne me feront pas cachées plus long tems. Dieu! s'écria-t-il avec transport, ah! s'il se peut, rendez-moi digne de mon bonheur.

Quelque chose que Zulica eût dite de son peu de sensibilité, l'admiration où Mazulhim paroïssoit plongé, la vivacité de ses transports, le soin qu'il prenoit pour les lui faire partager, l'émûrent & la troublerent. Vous plaindrez-vous? lui dit-elle tendrement. Il ne lui répondit qu'en voulant lui prouver toute sa reconnoissance. Mais Zulica se souvenoit encore du peu de fonds qu'il y avoit à faire sur lui; & redoutant tout de l'égarement dans lequel elle le voyoit: Ah Mazulhim! dit-elle d'un ton qui marquoit toute sa crainte, n'allez-vous pas m'aimer trop? Quoique Mazulhim ne pût s'empêcher de rire de sa terreur, elle se trouva moins aimée qu'elle ne craignoit de l'être.

Leur bonheur mutuel leur ôta cette contrainte & cet air ennuyé que depuis quelque tems ils avoient l'un avec l'autre. Leur conversation s'anima. Zulica qui croyoit avoir délivré Mazulhim des mains des

des enchanteurs, s'applaudissoit de l'ouvrage de ses charmes; & Mazulhim, plus content de lui-même, s'abandonnoit aussi à son enjoûment.

Comme ils étoient dans ces heureuses dispositions, on vint servir. Leur repas fut gai. Zulica & Mazulhim qui étoient peut-être les deux plus méchantes personnes qu'il y eût à la Cour d'Agra, n'épargnerent qui que ce pût être.

Ne pourriez-vous pas me dire, demanda Mazulhim, à propos de quoi Altun-Can a depuis quelques jours pris cet air important que nous lui voyons?

Mon Dieu! sans doute, répondit-elle, est-ce que vous ignorez qu'il est infiniment bien avec Aïfcha? Mais ce seroit, à ce qu'il me semble, répondit-il, une raison de plus pour être modeste. Oui pour un autre, repartit-elle; mais est-ce que vous ne le trouvez pas trop heureux, lui? Je vous avouerai que non, repartit-il. Quelque ridicule que soit Altun-Can, je ne puis m'empêcher de le plaindre; un homme qui appartient à Aïfcha, est, sans contredit, le plus malheureux homme du monde.

Ce qu'il y a de particulier, dit-elle, c'est qu'elle en fait mystère. Ah! pour le coup, répondit-il, vous cherchez à lui donner un travers! Jamais Aïfcha n'a caché ses Amans; & je puis vous jurer qu'à l'âge qu'elle a, & de l'énorme figure dont elle est, elle y fera moins disposée que jamais. Rien n'est pourtant plus réel que ce que je vous

dis. Hé bien, répondit-il, si cela est, c'est qu'Altun-Can lui a demandé le secret.

Et la petite Mefem, demanda t-il, il me semble que vous ne la voyez plus? C'est qu'on ne peut plus la voir, repliqua-t-elle en prenant un air prude, & qu'elle a une conduite misérable. Vous avez raison, repartit-il fort sérieusement, rien n'est si important pour une femme qui se respecte, que de voir bonne compagnie.

Je trouve, continua t-il, qu'elle embellit. Tout au contraire, répondit-elle, elle devient hideuse. Je ne suis pas de votre avis, reprit-il, elle prend depuis quelque tems un fonds de jaune, un air d'abattement qui lui sied tout-à-fait bien: si elle continue à avoir celui de la mauvaise santé, elle deviendra charmante.

Je ne finirois pas, Sire, dit alors Amanzei en s'interrompant, si je voulois rendre à Votre Majesté tous les propos qu'ils se tinrent. Ah! je le conçois bien, répondit le Sultan, & je vous permets de les abréger; pourtant quand j'y songe, vous me feriez plaisir de me les redire tous. J'oserois représenter à Votre Majesté, reprit Amanzei, qu'il y en auroit beaucoup qui ne seroient pas assez intéressans pour... Oui, justement, interrompit le Sultan, cela ne m'intéresseroit pas; mais pourquoi (car j'ai fait vingt fois cette réflexion-là) pourquoi, dis-je, dans une histoire, ou dans un conte, comme vous voudrez, tout n'est-il pas intéressant? Par bien des rai-

raisons, dit la Sultane. Ce qui sert à amener un fait, ne sauroit, par exemple, être aussi intéressant que le fait même: d'ailleurs, si les choses étoient toujours au même degré d'intérêt, elles lasseroient par la continuité; l'esprit ne peut pas toujours être attentif; le cœur ne pouroit soutenir d'être toujours ému; & il faut nécessairement à l'un & à l'autre des tems de repos. J'entends, répondit le Sultan; c'est comme pour se divertir mieux, il est à propos de s'ennuyer quelquefois. Quand on a un certain jugement, qu'on pense d'une certaine façon, on a beau faire, on devine tout. Enfin donc, Amanzei.

Mazulhim, moins touché encore l'après souper des charmes de Zulica, qu'il ne l'avoit été dans la journée, entre mille idées d'amusemens qu'il lui proposa, ne trouva jamais ce qui auroit pu lui convenir; & Zulica se prépara à sortir d'un air qui me fit douter de la revoir.

Cependant malgré la mauvaise humeur de Zulica, & la façon dont Mazulhim l'avoit traitée, il osa cependant avant que de la quitter, lui demander qu'ils se revissent, & ajouter avec empressement qu'il falloit que ce fût dans deux jours. Quoiqu'en ce moment elle eût, je crois, peu d'envie de lui accorder ce qu'il sembloit desirer avec tant d'ardeur, elle lui répondit qu'elle le vouloit bien, mais si froidement que je n'imaginai pas qu'elle voulût lui tenir parole.

En

En cet instant je fis réflexion qu'après le départ de Mazulhim, je m'ennuyerois dans sa petite maison, qu'il suffiroit que j'y revinssé, quand il y reviendrait lui-même, & que je ne pouvois mieux faire pour m'amuser & pour m'instruire, que de suivre Zulica chez elle. Je m'abandonnai à cette idée, & montai avec elle dans son palanquin. Aussi-tôt que je fus dans son Palais, j'allai par le mouvement de l'attraction que Brama avoit mis en moi, me cacher dans le premier Sopha qui s'offrit à mes yeux.

Zulica venoit le lendemain de se mettre à sa toilette, lorsqu'on lui annonça Zâdis. Elle le fit prier d'attendre, soit qu'elle ne voulût paroître à ses yeux qu'avec toute la beauté qu'elle avoit ordinairement lorsqu'elle s'étoit préparée, ou qu'elle imaginât qu'il seroit indécent qu'il la vît dans le desordre où elle étoit alors. Vû la fausseté de Zulica, cette dernière raison n'étoit peut-être pas aussi imaginaire qu'elle pouroit le paroître.

Zâdis entra enfin. Quand on ne l'auroit pas nommé, au portrait que la veille j'en avois entendu faire à Mazulhim, je l'aurois reconnu. Il étoit grave, froid, contraint, & avoit toute la mine de traiter l'amour avec cette dignité de sentimens, cette scrupuleuse délicatesse, qui sont aujourd'hui si ridicules, & qui, peut être, ont toujours été plus ennuyeuses encore, que respectables.

Zâ-

Zâdis s'approcha de Zulica avec autant de timidité que s'il ne lui eût pas encore déclaré sa passion. De son côté, elle le reçut avec une politesse étudiée & cérémonieuse, & un air aussi prude qu'il le falloit pour le tromper toujours.

Tant que les femmes de Zulica furent présentes, ils se parlerent fort indifféremment de nouvelles, ou d'autres choses aussi frivoles. Zâdis qui croyoit être le seul que Zulica eût aimé, & qui ne trouvoit pas que les ménagemens les plus grands fussent à ce qu'elle méritoit, ne se permettoit pas le moindre regard; & Zulica qui, contre toute apparence, trouvoit un homme assez imbécille pour l'estimer, imitoit sa réserve, ou ne le regardoit qu'avec ces yeux hypocrites & couchez que l'on voit communément aux prudes, dans quelque occasion qu'elles se trouvent.

Avec quelque soin que Zâdis se contraignît, Zulica crut remarquer dans ses yeux une tristesse différente de celle qu'il y portoit toujours; elle lui demanda vainement ce qu'il avoit. A toutes les questions qu'elle lui faisoit d'un ton fort doux, il ne répondoit que par de profondes révérences, & par des soupirs plus profonds encore.

Lorsqu'elle fut coëffée, ses femmes sortirent. Voulez-vous bien, Zâdis, lui demanda-t-elle d'un air d'autorité, me dire ce que vous avez? Pensez-vous que m'intéressant à ce qui vous regarde, comme

vous

vous savez que je fais, je ne doive pas me fâcher de votre silence? En un mot, je le veux, répondez-moi; je ne vous pardonnerai pas si vous vous obstinez à vous taire.

Vous me pardonneriez peut-être moins d'avoir parlé, répondit-il enfin, & ce qui m'agite, ne doit d'aucune façon vous être confié. Zulica insista, & d'une façon si pressante qu'il crut que sans l'offenser, il ne pouvoit se taire plus long-tems. Le croiriez-vous, Madame? lui dit-il en rougissant de l'absurdité qu'il trouvoit dans ce qu'il alloit lui dire, je suis jaloux.

Vous! Zâdis, s'écria-t-elle d'un air d'étonnement. C'est moi que vous aimez! Je vous aime! & vous êtes jaloux! Y pensez-vous bien? Ah Madame! repliqua-t-il d'un air pénétré, ne m'accablez point de votre colere. Je sens tout le ridicule des mes idées; j'en rougis moi-même. Mon esprit se refuse aux mouvemens de mon cœur, & les defavoue; cependant ils m'entraînent, & tout le respect que j'ai pour vous, toute l'estime que je vous dois, n'empêchent pas que je ne sois cruellement tourmenté. La honte enfin que je me fais de mes soupçons, ne les détruit point.

Ecoutez-moi, Zâdis, lui répondit-elle d'un air majestueux, & souvenez-vous à jamais de ce que je vais vous dire. Je vous aime, je ne crains point de vous le répéter; & je vais vous donner de mes sentimens

timens une preuve qui, pour vous, doit être sans réplique; c'est de vous pardonner vos soupçons. Peut-être pourrais-je vous dire que ce qu'il vous en a coûté pour me vaincre, & la façon dont je vis, ne devroient vous laisser aucun lieu de douter de moi, & qu'une personne de mon caractère doit inspirer de la confiance. Je devrois même mépriser vos craintes, ou m'en offenser; mais il est plus doux pour mon cœur de vous rassurer, & mon amour veut bien descendre jusques à une explication.

Ah Madame! s'écria Zâdis en se prosternant à ses genoux, je crois que vous m'aimez, & je mourrois de douleur si je pouvois penser que des soupçons auxquels même je ne me suis pas arrêté long-tems, fassent pour vous une raison de douter de mon respect! Non, Zâdis, répondit-elle en souriant, je n'en doute pas; mais sâchons un peu ce qui vous a donné de l'inquiétude? Qu'importe, Madame, quand je n'en ai plus? reprit-il. Je le veux savoir, répliqua-t-elle. Hé bien! dit-il, les soins que Mazulhim a paru vous rendre. . . . Quoi! interrompit-elle, c'est de lui que vous étiez jaloux? Ah Zâdis! êtes-vous fait pour craindre Mazulhim, & m'avez-vous assez méprisée pour croire qu'il pût jamais me plaire? Ah Zâdis! dois-je & puis-je jamais vous le pardonner?

CHA-

---

 CHAPITRE XIII.

*Fin d'une Avanture, & commencement  
d'une autre.*

**E**N achevant ces paroles, ses yeux se mouillèrent de quelques larmes ; & Zâdis qui les croyoit sinceres, ne put s'empêcher d'y mêler les siennes. Oui, j'ai tort, lui disoit-il tendrement, & quelque violente que soit ma passion pour vous, je sens qu'elle ne peut pas même me servir d'excuse. Ah cruel ! répondit-elle en sanglotant, soyez jaloux si vous le voulez ; abandonnez-vous à toute votre frénésie, j'y consens ; mais si vous me connoissez assez peu pour vous défier de ma tendresse, du moins ne me soupçonnez pas d'être capable d'aimer Mazulhim.

Je crois que vous ne l'aimez pas, repliqua-t-il, & je n'ai jamais imaginé que vous pussiez prendre du goût pour lui ; mais je n'ai pu sans frémir le voir venir ici. Et c'est pourtant, répondit-elle, de tous ceux que vous y voyez, le moins dangereux pour moi. Quand je n'aurois pas le cœur rempli de la passion la plus vive, que Mazulhim m'adoreroit, que le nombre de ses agrémens surpasseroit, s'il étoit

étoit possible, le nombre de ses vices, il seroit encore à mes yeux le dernier des hommes. Comment voudriez-vous qu'une femme (je ne dis pas qui se respecte, mais qui n'a pas perdu toute honte) voulût prendre Mazulhim? lui qui n'a jamais aimé; qui dit tout haut qu'il est incapable d'une passion, & pour qui le sentiment le plus foible est encore une chimere; lui enfin qui ne connoît d'autre plaisir que celui de deshonorer les femmes qu'il a. Je laisse là ses ridicules, ce n'est pas assurément que je n'eusse de quoi m'étendre; mais, en vérité, je rougirois de vous parler de lui plus long-tems. Au reste, je suis bien-aïse, quoique je trouve vos soupçons aussi injurieux que déplacés, que vous m'ayiez confié le sujet de vos inquiétudes; & je vous réponds que vous ne verrez Mazulhim ici que le tems qu'il me sera nécessaire pour rompre avec lui sans éclat.

Zâdis en lui baïssant la main avec transport, lui rendit grâces mille fois de ce qu'elle faisoit pour lui. De quoi me remerciez-vous donc? lui demanda-t-elle, je ne vous fais point de sacrifice. Mais, Madame, lui dit-il, est-il possible que Mazulhim ne vous ait jamais dit que vous lui paroisseriez aimable? Voilà une belle idée! s'écria-t-elle en souriant; oh! non, je vous assure que Mazulhim me connoît mieux que vous ne me connoissez, & que tout étourdi qu'il veut

II. Partie.

B

pa-

paroitre, il ne l'est pas assez pour s'adresser à des femmes d'un certain genre. Au sur-plus, pourtant, je ne serois pas surprise que, sans m'avoir jamais désirée, & sans m'avoir de sa vie parlé de rien, il dît publiquement quelqu'un de ces jours, ou qu'il a été, ou qu'il est avec moi *au mieux*. A la vérité, ajouta-t-elle en riant, il n'y auroit qu'un jaloux comme vous qui pût le croire; n'est-il pas vrai? Non, reprit-il, je puis avoir le ridicule de le craindre quelquefois; mais je vous jure que je n'aurai jamais celui de le croire. Et moi, je n'en jurerois pas, répondit-elle. De l'humeur dont vous êtes, ce doit être pour vous une chose délicieuse que d'entendre mal parler de votre Maîtresse, & de venir lui faire une querelle la plus grande du monde, sur les propos du premier fat qui, connoissant votre caractère, aura voulu vous donner de l'inquiétude.

De grace épargnez-moi, lui dit-il, & songez que la jalousie que vous voulez bien me pardonner . . . ne fera peut-être pas, interrompit-elle, la dernière d'aujourd'hui; je ne voudrois pour vous voir retomber dans vos chagrins, que l'arrivée de Mazulhim. Ne parlons plus de lui, répondit-il; & puisque vous m'avez pardonné, & que jusques à mes injustices, tout vous prouve que je vous adore, ne perdons pas des momens précieux, & daignez me confirmer ma grace.

A

A ces mots , que Zulica comprenoit fort bien , elle prit un air embarrassé. Que vous êtes incommode avec vos desirs ! lui dit-elle ; ne me les sacrifierez-vous donc jamais ? Si vous saviez combien je vous aimerois , si vous étiez plus raisonnable. . . ! Cela est vrai , ajouta-t-elle en le voyant sourire , je vous en aimerois mille fois plus ; je le croirois du moins , & n'ayant rien à craindre de vous du côté de ce que je hais , vous me verriez me livrer avec beaucoup plus d'ardeur aux choses qui me plaisent.

Tout en disant ces augustes paroles , elle se laissoit conduire languissamment de mon côté. Je vous jure , dit-elle à Zâdis , quand elle fut sur moi , que de ma vie je ne me brouillerai avec vous. Je le voudrois bien , répondit-il ; mais je ne l'espere pas. Et moi , répondit-elle , à ce que me coûtent les racommodemens , je commence à le croire.

Malgré sa répugnance , Zulica céda enfin aux empressements de Zâdis ; mais ce fut avec une décence ! une majesté ! une pudeur ! dont on n'a peut-être pas d'exemple en pareil cas. Un autre que Zâdis , s'en seroit plaint sans doute ; pour lui , attaché aux plus minutieuses bienséances , la vertu déplacée de Zulica le transporta de plaisir , & il imita du mieux qu'il put , l'air de grandeur & de dignité qu'il lui voyoit , & fut d'autant plus content d'elle , qu'elle lui témoignoit moins d'amour.

Je ne fais pourtant pas comment les choses à la fin se tournerent dans l'imagination de Zulica; mais elle lui proposa de passer la journée avec elle. Pour que personne ne sût qu'ils étoient ensemble, & le tems qu'ils y demeureroient, en un mot, plus pour éviter les discours que pour toute autre raison, elle ordonna qu'on dit qu'elle n'étoit pas chez elle. Zâdis que sa jalousie n'avoit, comme c'est l'ordinaire, rendu que plus amoureux, répondit fort bien aux bontez de Zulica, & malgré sa taciturnité, ne l'ennuya pas une minute. Il sortit enfin vers la moitié de la nuit, & quitta Zulica, persuadé au tant qu'on peut l'être, qu'elle étoit la femme d'Agra la plus raisonnable & la plus tendre.

J'ai dit que je ne croyois pas, à l'air dont Zulica avoit quitté Mazulhim, & beaucoup plus encore à sa façon de penser, qu'elle voulût continuer un commerce peu agréable pour une femme de son caractère, & où ni l'amour ni les plaisirs ne l'intéressoient. Cependant la curiosité l'emporta sur toutes les raisons qu'elle pouvoit avoir. Elle dit à Zâdis en le quittant, qu'une affaire fort importante l'empêcheroit de le voir le lendemain; & le soir marqué pour le rendez-vous fut à peine arrivé, qu'elle monta dans son palanquin, & prit, avec mon Ame qui la suivit, le chemin de la petite maison, où nous ne trouvâmes qu'un Esclave qui attendoit, & elle & Mazulhim.

Com-

Comment donc ! dit-elle à l'Esclave d'un ton brusque, il n'est pas encore ici ? Je le trouve charmant de se faire attendre ! Il est admirable que je sois ici la première ! L'Esclave l'affura que Mazulhim alloit arriver. Mais, reprit-elle, c'est que ce sont des airs tout particuliers que ceux qu'il se donne ! L'Esclave fortit, & Zulica vint d'un air colere se mettre sur moi. Comme elle étoit naturellement impétueuse, elle n'y fut pas tranquille, & en s'accusant tout haut d'être d'une facilité sans exemple, elle jura mille fois de ne plus voir Mazulhim. Enfin elle entendit un char arrêter. Préparée à dire à Mazulhim tout ce que la colere pouvoit lui fournir, elle se leva vivement, & ouvrant la porte: En vérité, Monsieur, dit-elle, vous avez des façons aussi singulieres, aussi rares... ! Ah Ciel ! s'écria-t-elle en voyant l'homme qui entroit.

Je fus presque aussi étonné qu'elle, à la vûë d'un homme que je ne connoissois pas. Quoi ! demanda le Sultan, ce n'étoit pas Mazulhim ? Non, Sire, répondit Amanzei. Ce n'étoit pas lui ! dit le Sultan ; cela est bien particulier ! Et pourquoi n'étoit-ce pas lui ? Sire, répondit Amanzei, Votre Majesté va l'apprendre. Savez-vous bien, reprit le Sultan, que rien n'est si comique que cela ? Cet homme-là se trompoit apparemment. Ah ! sans doute, il se trompoit, on le voit bien. Mais, dites-moi, Amanzei, pendant que j'y pense, qu'est-ce que c'est qu'une petite mai-

son? Depuis que vous en parlez, j'ai fait semblant de savoir ce que c'étoit; mais je n'y peux plus tenir. Sire, c'est, repartit Amanzei, une maison écartée où sans suite & sans témoins, on va. . . . Oh! oui, interrompit le Sultan, je devine; cela est vraiment fort commode. Poursuivez.

La colere & la surprise qui saisirent Zulica à l'aspect de l'homme qui venoit d'entrer, l'empêchant de parler: Je fais, Madame, lui dit cet Indien d'un air respectueux, combien vous devez être étonnée de me voir. Je n'ignore pas davantage les raisons qui vous feroient desirer ici toute autre vûë que la mienne. Si ma présence vous interdit, la vôtre ne me cause pas moins d'émotion. Je ne m'attendois pas que la personne à qui Mazulhim m'a prié de porter ses excuses, seroit celle de toutes à qui (si j'avois eu le bonheur d'être à sa place) j'aurois voulu manquer le moins. Ce n'est pas cependant que Mazulhim soit coupable. Non, Madame, il fait tout ce qu'il doit à vos bontez; il brûloit de venir à vos genoux, vous parler de sa reconnoissance. Des ordres cruels, auxquels même il a pensé desobéir, quelques sacrés qu'ils lui doivent être, l'ont arraché à d'aussi doux plaisirs. Il a cru devoir compter sur ma discrétion plus que sur celle d'un Esclave, & n'a pas imaginé qu'il fallût mettre au hazard un secret où une personne telle que vous se trouve aussi particulièrement intéressée.

Zu-

Zulica étoit si étonnée de ce qui lui arrivoit, que l'Indien auroit pu parler plus long-tems, sans qu'elle eût eu la force de l'interrompre. L'embaras où elle étoit, lui faisoit même souhaïter qu'il eût encore plus de choses à lui dire. Consternée, & presque sans mouvement, elle baïssoit les yeux, n'osoit le regarder, rougissoit de honte & de colere; enfin elle se mit à pleurer. L'Indien lui prenant civilement la main, la conduisit sur moi, où sans prononcer une seule parole, elle se laissa tomber.

Je le vois, Madame, continua-t-il, vous vous obstinez à croire Mazulhim coupable, & tout ce que je puis vous dire pour le justifier, semble augmenter la colere où vous êtes contre lui. Qu'il est heureux! Tout mon ami qu'il est, que j'envie les précieuses larmes qu'il vous fait verser! Que tant d'amour! ... Qui vous dit que je l'aime, Monsieur? interrompit fierement Zulica qui avoit eu le tems de se remettre. Ne puis-je pas être venue ici pour des choses où l'amour n'a point de part? Ne peut-on voir Mazulhim, sans concevoir pour lui les sentimens que vous semblez m'attribuer? Sur quoi, enfin, osez-vous juger qu'il offense mon cœur?

J'ose croire, répondit l'Indien en souriant, que si mes conjectures ne sont pas vraies, au moins elles sont vraisemblables. Les pleurs que vous versez, votre

colere, l'heure à laquelle je vous trouve dans un lieu qui jamais n'a été consacré qu'à l'amour, tout m'a fait croire que lui seul avoit eu le pouvoir de vous y conduire. Ne vous en défendez pas, Madame, ajouta-t-il, vous aimez; faites-vous, si vous le voulez, un crime de l'objet, & non de la passion.

Quoi! s'écria Zulica que rien ne faisoit renoncer à la fausseté, Mazulhim a osé vous dire que je l'aimois? Oui, Madame. Et vous le croyez? lui demanda t-elle avec étonnement. Vous me permettrez de vous dire, répondit-il, que la chose est si probable, qu'il seroit ridicule d'en douter. Hé bien, oui, Monsieur, repliqua-t-elle, oui, je l'aimois, je le lui ai dit, je venois ici le lui prouver; l'ingrat avoit enfin su m'amener jusques-là. Je ne rougis pas de vous l'avouer; mais le perfide n'aura jamais d'autres preuves de ma foiblesse, que l'aveu que je lui en ai fait. Un jour plus tard! Ciel! que serois-je devenue?

Eh Madame! dit froidement l'Indien, pensez-vous que Mazulhim ait eu assez mauvaise opinion de moi, pour ne m'avoir confié que la moitié du secret? Qu'a-t-il donc pu vous dire? demanda-t-elle aigrement; a-t-il joint la calomnie à l'outrage, & seroit-il assez indigne...? Mazulhim peut être indiscret; répondit-il; mais j'ai peine à le croire menteur. Ah le fourbe! s'écria-t-elle, c'est la première  
fois

fois que je viens ici. Je le veux bien, puisque vous le voulez, repliqua-t-il, & j'aime mieux croire que Mazulhim m'a trompé, que de douter de ce que vous me dites. Mais, Madame, devant qui vous en défendez-vous? Si vous vouliez me rendre justice, j'ose me flater que vous craindriez moins que je fusse le dépositaire de vos secrets. Vous pleurez! Ah! c'est trop honorer l'ingrat! Belle comme vous êtes, vous fiéd-t-il de croire que vous ne pouriez pas vous vanger? Oui, Madame, oui, Mazulhim m'a tout dit; je n'ignore pas que vous avez comblé ses vœux; je fais même des détails de son bonheur qui vous étonneroient. Ne vous en offensez point, poursuivit-il, sa félicité étoit trop grande pour qu'il pût la contenir; moins content, moins transporté, sans doute il auroit été plus discret. Ce n'est pas sa vanité, c'est sa joye qui n'a pu se taire.

Mazulhim! interrompit-elle avec transport, ah le traître! Quoi! Mazulhim me sacrifie! Mazulhim vous a tout dit! Il a bien fait, poursuivit-elle d'un ton plus modéré; je ne connoissois pas encore les hommes, & graces à ses soins, j'en ferai quitte pour une foiblesse. Eh! Madame, répondit froidement l'Indien qui feignoit de la croire, ce n'est pas vous vanger, c'est vous punir. Non, répondit-elle, non, tous les hommes sont perfides, j'en fais une trop cruelle expérience pour en

*II. Partie.*

C

pou-

pouvoir douter ; non , ils ressembloit tous à Mazulhim.

Ah ! ne le croyez pas , s'écria-t-il , j'ose vous jurer que si vous m'aviez mis à sa place , vous ne l'auriez jamais vû à la mienne. Mais , reprit-elle , ces ordres qui l'ont retenu , ne sont qu'un vain prétexte , & sans doute il m'abandonne. Ah ! ne craignez point de me l'apprendre. Eh bien , oui , Madame , répondit l'Indien , il seroit inutile de vous le cacher , Mazulhim ne vous aime plus. Il ne m'aime plus ! s'écria-t-elle douloureusement , ah ! ce coup me tue ; l'ingrat ! étoit-ce là le prix qu'il réservait à ma tendresse ?

En finissant ces paroles , elle fit encore quelques exclamations , & joua tour à tour les larmes , la fureur , & l'abattement. L'Indien qui la connoissoit , ne s'opposoit à rien , & feignoit toujours d'être pénétré d'admiration pour elle. Je sens que je me meurs , Monsieur , lui dit-elle après avoir long-tems pleuré ; ce n'est point à un cœur aussi sensible , aussi délicat que le mien , qu'on peut porter impunément d'aussi rudes coups. Mais qu'auroit-il donc fait si je l'avois trompé ? Il vous auroit adorée , répondit l'Indien. Je ne conçois rien , reprit-elle , à ce procédé , je m'y perds. Si l'ingrat ne m'aimoit plus , & qu'il craignût de me l'annoncer lui-même , ne pouvoit-il pas me l'écrire ? Romproit-on plus indignement avec l'objet le plus méprisable ? Pourquoi encore faut-il que ce soit vous

vous qu'il choiffisse pour me le faire dire?

Je ne vois que trop, repliqua l'Indien, que le choix du confident vous déplaît plus encore que la confiance même; & je puis vous jurer que connoiffant, comme je fais, votre injuste averfion pour moi, vous ne m'auriez pas vû ici, fi Mazulhim m'avoit nommé la Dame à laquelle il me prioit de porter fes excufes. Je doute même (étant pour vous dans des difpofitions fort différentes de celles où j'ai le malheur de vous voir pour moi.) que je l'euffe cru, s'il m'eût nommé Zulica; je n'aurois jamais pu penfer qu'il y eût au monde quelqu'un qui pût ne pas faire fon bonheur d'être aimé d'elle.

C'est donc fort innocemment, ajouta-t-il, que je contribue à vous donner le chagrin le plus fenfible que vous puffiez recevoir, & que je me trouve mêlé dans des fecrets que furement vous aimeriez mieux voir entre les mains de tout autre qu'entre les miennes. Je ne fais pas ce qui vous le fait croire, répondit-elle d'un air embarraffé: les fecrets de la nature de celui dont vous vous trouvez aujourd'hui poffeffeur, ne fe confient ordinairement à perfonne; mais je n'ai point de raifons particulières . . . .

Pardonnez-moi, Madame, interrompit-il vivement, vous me haïffez; je n'ignore pas qu'en toute occafion, mon efprit, ma figure & mes mœurs ont été l'objet de vos railleries, ou de votre plus févère cri-

tique. J'avouerai même que si j'ai quelques vertus, je les dois au desir que j'ai toujours eu de me rendre digne de vos éloges, ou de vous obliger du moins à me faire grace de ces traits amers dont, depuis que nous sommes dans le monde, vous n'avez pas cessé de m'accabler.

Moi! Monsieur, dit elle en rougissant, je n'ai jamais rien dit de vous dont vous puissiez être fâché; d'ailleurs à peine nous connoissons-nous, vous ne m'avez jamais donné sujet de me plaindre de vous, & je ne me crois pas assez ridicule . . . Brisons là, de grace, Madame, interrompit-il, une plus longue explication vous généroit; mais, puisque nous sommes sur ce chapitre, permettez-moi seulement de vous dire que par les sentimens que j'ai toujours eus pour vous, (sentimens tels que votre injustice n'a pas pu un moment les altérer) j'étois l'homme du monde qui méritois le plus votre pitié, & le moins votre haine. Oui, Madame, ajouta-t-il, rien n'a été capable d'éteindre le malheureux amour que vous m'avez inspiré; vos mépris, votre haine, votre acharnement contre moi, m'ont fait gémir, mais ne m'ont pas guéri. Je connois trop votre cœur pour me flater qu'il puisse un jour prendre pour moi les sentimens que je pouvois desirer; mais j'espere que ma discrétion sur ce qui vous regarde, vous fera revenir de votre prévention, & que si elle est au point que vous ne puissiez jamais m'accorder votre amitié, au moins vous ne me refuserez pas votre estime. Zu-

Zulica gagnée par un discours si respectueux, lui avoua qu'en effet, par un caprice dont elle n'avoit jamais pu découvrir la source, elle s'étoit ouvertement déclaré son ennemie; mais que c'étoit un tort qu'elle comptoit si bien réparer, qu'il n'en seroit plus question entre eux, & qu'elle l'assuroit de son estime, de son amitié & de sa reconnoissance.

Après l'avoir prié de vouloir bien lui garder le secret le plus inviolable, elle se leva dans l'intention de sortir.

Où voulez-vous aller, Madame? lui dit l'Indien en la retenant. Vous n'avez ici personne à vous. J'ai renvoyé mes gens, & l'heure à laquelle ils doivent revenir, est encore bien éloignée. N'importe, repliqua-t-elle, je ne puis rester dans un lieu où tout me reproche ma foiblesse. Oubliez Mazulhim, reprit-il; cette maison aujourd'hui n'est point à lui, il me l'a cédée. Permettez à l'homme du monde qui s'intéresse le plus véritablement à vous, de vous prier d'y commander. Songez du moins à ce que vous voulez faire. Vous ne pouvez sortir à l'heure qu'il est, sans risquer d'être rencontrée. Que votre colère ne vous fasse pas oublier ce que vous devez. Songez à l'éclat affreux que vous feriez: songez que peut-être demain vous seriez la fable de tout Agra, & qu'avec une vertu & des sentimens que l'on doit respecter, l'on vous croiroit personne à qui ces sortes d'avantures sont ordinaires.

Zulica résista long-tems aux raisons que Nafsès (c'étoit le nom de l'Indien.) lui apportoit pour la faire rester. Tout étoit préparé ici pour vous recevoir, ajouta-t-il; souffrez que j'y passe la foirée avec vous. Ce que vous êtes, ce que je suis moi-même, tout doit vous répondre de mon respect. Je n'appuye pas sur mes sentimens: si j'ose encore vous en parler, c'est uniquement pour vous faire sentir à quel point je m'intéresse à vous, & pour tâcher de vous ôter les impressions sinistres que l'indiscrétion de Mazulhim me semble vous avoir laissées.

Après quelque résistance, Zulica persuadée par ce que lui disoit Nafsès, consentit enfin à rester. Pensant comme vous faites, Madame, lui dit-il, vous devez être bien étonnée de vous trouver si sensible . . . . Bon! interrompit le Sultan, il ne fait ce qu'il dit; car autant que je puis m'en souvenir, c'est toujours cette Dame qui étoit fâchée de ce que Mazulhim n'avoit pas de bonnes façons pour elle. Sans doute, dit la Sultane, c'est la-même. Un moment de grace, reprit le Sultan, orientons-nous. Si c'est la-même, pourquoi lui dit-il . . . . ce qu'il lui dit? Vous voyez bien qu'il se trompe. Cette Dame-là est accoutumée à voir des Amans; par conséquent il est ridicule qu'il lui dise qu'elle doit être bien étonnée. Ne voyez-vous pas qu'il veut la tourner en ridicule? répondit la Sultane. Ah! c'est une autre  
affai-

affaire, repliqua le Sultan; mais pourquoi ne m'en avertit-on pas? Où veut-on que j'aïlle deviner cela? Ah! il se moque d'elle, je le vois bien. Mais à propos dequoi s'en moque-t-il? Voilà ce que je voudrois favoir. Et c'est sans doute, ce qu'Amanzei vous apprendra, si vous voulez le laisser continuer. Soit, dit le Sultan, ce que j'en dis, comme vous le concevez bien, ce n'est pas que cela ne me soit égal: on parle pour parler, cela amuse; & pour moi, je ne hais pas la conversation.

CHAPITRE XIV.

*Qui contient moins de faits que de discours.*

**A**MANZEI le lendemain continua ainsi:

Pensant comme vous faites, Madame, disoit Nafsès à Zulica, vous devez être bien étonnée de vous trouver si sensible? Cela n'est pas douteux, répondit-elle, & c'est, je vous assure, une aventure bien singuliere dans ma vie, que celle qui m'arrive. Que vous ayiez aimé, reprit-il, ce n'est pas ce qui m'étonne; il y a bien peu de femmes qui se soient sauvées de l'amour. Mais que ce soit Mazulhim qui ait triomphé de votre cœur, de ce cœur qui sembloit si peu fait pour connoître l'a-

amour, c'est, je vous l'avoueraï, ce que je ne comprends point.

Je ne le comprends pas moi-même, répondit-elle, & réellement, quand je m'examine, je ne puis concevoir comment il a pu me plaire & me séduire. Ah Madame! s'écria-t-il avec un air pénétré, quelle cruelle destinée que la nôtre! Vous aimez qui ne vous aime plus; & j'aime qui ne m'aimera jamais. Pourquoi, toujours arrêté par cette injuste aversion que je faisois que vous aviez pour moi, ne vous aï-je pas dit à quel point vous m'aviez touché? Peut-être, hélas! mes soins, ma constance, mon respect, vous auroient désarmée. Et peut-être aussi, dit-elle, m'aurez-vous traitée comme Mazulhim me traite? Non, répondit-il en lui prenant la main, non, Zulica se seroit vû adorée aussi religieusement qu'elle mérite de l'être. Mais, repartit-elle, Mazulhim m'a tenu les mêmes discours que vous; pourquoi croirois-je que vous n'aurez pas fait les mêmes choses que lui?

Tout devoit vous faire douter de la vérité de ses sentimens, répondit-il? Mazulhim, inconstant, dissipé, n'a jamais su ce que c'étoit qu'aimer. Vous ne pouviez pas ignorer qu'il étoit plus indiscret & plus trompeur qu'il ne nous est même permis de l'être. Il est vrai cependant que quelque infidèle qu'il fût, vous pouviez sans être accusée de trop d'orgueil, prétendre à la gloire de le fixer. La difficulté de vous plai-

plaire, vos charmes, le plaisir si doux & si rare de regner dans un cœur qu'avant lui personne ne s'étoit soumis, tout devoit vous faire espérer de sa part une tendresse éternelle. Ce qui, en toute autre, auroit été une vanité ridicule, ne devoit pour Zulica qu'une idée si simple qu'elle ne pouvoit pas s'empêcher de l'avoir. Il est certain du moins, répondit-elle modestement, que par ma façon de penser, je pouvois mériter quelques égards. Des égards! Vous! s'écria-t-il; ah! des égards vous rendent-ils tout ce qu'on vous doit? Ainsi donc, pour prix de vos bontez, vous n'exigeriez que ce qu'on doit à la femme même qu'on estime le moins? Vous voyez pourtant, reprit-elle, que j'ai encore trop exigé.

S'il m'étoit permis de vous parler, repartit Nafsès... Vous le pouvez, interrompit-elle; vous ne devez pas douter que ce qui se passe aujourd'hui entre nous, ne doive nous lier de la plus tendre amitié. Oui, Madame, dit-il vivement, de la plus tendre; mais est-ce à moi, est-ce à ce Nafsès si long-tems haï, que Zulica daigne promettre l'amitié la plus tendre! Oui, Nafsès, répondit-elle, c'est Zulica qui reconnoît son injustice, qui en est désespérée, & qui vous jure de la réparer par des sentimens & une confiance à toute épreuve.

Alors elle le regarda obligeamment. Il étoit d'une figure fort agréable; & quoi-

que moins à la mode que Mazulhim, il ne lui cédoit en rien. Quoi! s'écria-t-il encore, c'est vous qui me promettez de m'aimer? Oui, repliqua-t-elle, mon cœur vous sera ouvert, vous y lirez comme moi-même; mes moindres sentimens, mes idées, tout vous sera connu.

Ah Zulica! dit-il en se jettant à ses genoux, & en lui baissant la main avec ardeur, que ma tendresse saura bien vous payer de ce que vous ferez pour moi! Avec quel plaisir ne vous soumettrai-je pas toutes mes pensées? Maîtresse souveraine de ma vie, vos ordres seuls régleront ma conduite. Laissons cela, dit-elle en souriant, & levez-vous; je n'aime pas à vous voir à mes genoux. Revenons à ce que vous vouliez me dire.

Il se leva, s'affit auprès d'elle, & lui tenant toujours la main, il poursuivit ainsi: Je vais vous interroger, puisque vous voulez bien le permettre. Par quelles voyes, Mazulhim a-t-il pu vous plaire? Par quel enchantement la femme la plus respectable par ses sentimens & par sa conduite, Zulica enfin l'a-t-elle trouvé aimable? Comment un homme aussi vain, aussi impétueux, a-t-il pu convenir à une femme aussi sage, aussi modeste que vous? Car, qu'il plaise à des femmes de son caractère, à ces femmes frivoles, étourdies, dissipées, à qui aucun objet n'inspire de l'amour, & qui cependant sont vaincues par tous ceux qui se présentent à leurs yeux; qu'il

qu'il leur plaife, dis-je, cela ne m'étonne pas. Mais vous!

Pour commencer avec vous le commerce de confiance que je vous ai promis, répondit Zulica, je vous dirai naturellement que je ne devois pas craindre que Mazulhim pût jamais m'être cher. Ce n'étoit pas que je me crusse incapable de foiblesse. Sans en avoir fait la cruelle expérience, comme je l'ai faite depuis, je n'ignorerois pas qu'il ne faut qu'un moment pour plonger la femme la plus vertueufe dans les égaremens les plus funestes; mais rassurée par mes sentimens, par le tems même qu'il y avoit que j'étois dans le monde, sans avoir manqué aux moindres des devoirs qui nous sont prescrits, j'osois me flater que ce calme seroit éternel.

Sans doute, dit Nafsès d'un air fort sérieux, rien ne perd les femmes comme cette sécurité dont vous parlez. Cela est vrai, au moins, répondit-elle; une femme n'est jamais plus exposée à succomber, que lorsqu'elle se croit invincible. J'étois dans ce calme trompeur, continua-t-elle, lorsque Mazulhim s'est offert à mes yeux. Je ne vous dirai pas comment il a fait pour me séduire. Ce que je fais, c'est qu'après lui avoir résisté long-tems, mon cœur s'est ému, ma tête s'est troublée. J'ai senti des mouvemens qui prenoient sur moi, d'autant plus que je n'étois pas dans l'habitude de les éprouver. Mazulhim qui favoit mieux que moi-même, de quelle nature étoit mon trou-

trouble, en a profité pour m'engager dans des démarches dont j'ignorois la conséquence; enfin il m'a amenée au point de me faire venir ici. Je croyois, & il me l'avoit promis, qu'il ne vouloit que m'entretenir avec plus de liberté que dans le tumulte du monde nous n'en pouvions espérer. J'y suis venue. Sa présence m'a plus émue que je n'avois pensé. Seule avec lui, je me suis trouvé moins forte contre ses desirs. Sans savoir ce que j'accordois, je n'ai pu lui refuser rien. L'amour enfin m'a séduite jusques au bout.

En finissant ces paroles, elle avoit les yeux à demi-mouillez de larmes qu'elle s'efforçoit de répandre. Nafsès qui paroiffoit prendre à sa douleur la part la plus sincere, en feignant de la consoler, lui disoit les choses du monde les plus propres à la desesperer. Sur tout, il appuyoit malignement sur le peu de tems que Mazulhim l'avoit gardée. Ce n'est pas assurément, lui dit-il, que vous n'ayiez dequoi rendre un homme heureux; du moins on en doit juger ainsi. Il est pourtant vrai que cette inconstance si prompte de Mazulhim, seroit, si c'étoit toute autre que vous, penser les choses les plus desavantageuses.

Zulica, à ce propos, fit une mine qui marquoit assez à Nafsès, qu'elle croyoit avoir raison de ne se rien reprocher là-dessus.

On n'ignore pas, reprit Nafsès, que les hommes

hommes sont assez malheureux pour ne pouvoir pas jouir long-tems de l'objet même le plus aimable, sans que leurs desirs se ralentissent; mais au moins on aime trois mois, six semaines, quinze jours même, plus ou moins. On n'a jamais imaginé de quitter une femme aussi brusquement que Mazulhim vous a quittée, vous; c'est d'un ridicule, d'une horreur même, qu'on ne peut imaginer! Ah Zulica! ajouta-t-il, j'ose encore le répéter, vous m'auriez trouvé plus constant. Zulica lui répondit qu'elle en étoit bien persuadée; mais que ne voulant plus aimer, ce lui étoit désormais une chose indifférente, que les hommes fussent constans, ou non; qu'elle desiroit même, par la sincère amitié qu'elle avoit pour lui, que l'amour qu'il disoit sentir, ne fût pas véritable, & qu'elle seroit extrêmement fâchée qu'il conservât des sentimens qu'il ne pouroit jamais voir recompensez.

Oui, lui répondit Nafsès d'un air triste, je sens bien tout ce que vous me dites. Je trouve dans votre caractère cette fermété que j'ai toujours crainte en vous, & que je ne puis m'empêcher d'admirer, quoiqu'elle fasse mon malheur. Si vous étiez moins estimable, j'en serois beaucoup moins à plaindre; car enfin il me seroit permis d'imaginer que, puisque vous avez aimé Mazulhim, il ne seroit pas impossible que vous m'aimassiez aussi. C'est une idée qu'on pouroit concevoir avec toutes  
les

les femmes du monde, sans les offenser ; mais malheureusement vous ne ressemblez à personne, & c'est sans tirer à conséquence pour l'avenir que vous avez eu une foiblesse.

Zulica qui sans doute rioit en elle-même de la fausse idée que Nafsès sembloit avoir d'elle, l'assura qu'il lui rendoit justice, & s'étendit beaucoup sur l'heureuse façon de penser qu'elle avoit reçue de la nature, le peu de disposition qu'elle avoit à se laisser toucher, & la froideur dans laquelle (ce qui étoit pour beaucoup d'autres femmes, des plaisirs d'une extrême vivacité) l'avoit laissée, même malgré l'amour violent que lui avoit su inspirer Mazulhim.

Tant pis pour vous, Madame, lui dit Nafsès ; plus vous êtes estimable, plus vous êtes à plaindre. Votre insensibilité va faire le malheur de votre vie. Toujours Mazulhim sera présent à vos yeux. La façon humiliante dont il vous a quittée, ne fortira pas un moment de votre mémoire ; c'est un supplice qui vous accablera dans la solitude, & dont la dissipation & les plaisirs du monde ne vous distrairont jamais assez. Mais que faire, lui demandait-elle, pour effacer de mon esprit une idée aussi cruelle ? Je conviens avec vous, qu'un nouvel amour pourroit m'ôter le souvenir de Mazulhim ; mais sans compter les nouveaux malheurs qui peut-être y seroient attachez, puis-je croire que mon

cœur

cœur voudroit s'y livrer autant qu'il le faudroit pour assurer ma guérison? Non, Nafsès, croyez-moi, une femme qui pense d'une certaine façon, ne sauroit aimer deux fois. Idée fausse! s'écria-t-il. J'en connois qui ont aimé plus de six, & qui ne s'en estiment pas moins. Vous êtes d'ailleurs dans un cas si cruel, qu'il vous met au-dessus des règles, & que si l'on savoit votre aventure, on vous verroit aimer dix hommes à la fois, qu'on trouveroit que vous ne vous en dédommageriez pas encore. On auroit assurément de la bonté de reste, repliqua-t-elle en souriant. Mais non, repartit-il, on trouveroit cela plus simple que vous ne croyez. Vous concevez bien, au-reste, que ce que j'en dis, n'est pas pour vous conseiller de les prendre, puisque c'en feroit assez d'un pour me faire mourir de douleur.

Ah! dit Zulica en rêvant, c'est qu'on nous trouve si blâmable quand nous aimons, qu'avec une seule passion, la plus longue & la plus sincère qu'on puisse voir, nous avons encore bien de la peine à échapper au mépris, & que tel est notre malheur, que ce qu'on regarde en vous comme des vertus, nous est toujours compté pour des vices. Oui, autrefois on pensoit cela, répondit-il; mais les mœurs ayant changé, nos idées ont changé avec elles. Oh! non, si ce n'étoit que la crainte du blâme qui vous retint, vous pourriez vous livrer à l'amour. Dans le fonds, reprit-elle,

elle, vous avez raison ; car, qu'importe qu'on occupe son cœur ? Essentiellement, je n'y vois pas le moindre mal. Et cependant, repliqua-t-il, avec un esprit qui vous fait discerner si bien le faux du vrai, vous vous sacrifiez aux préjugés, comme quelqu'un qui ne sauroit pas raisonner ? Vous voilà déterminée à pleurer toute votre vie votre foiblesse pour Mazulhim, plutôt que de songer sagement à vous en consoler : vous croyez qu'une femme qui pense d'une certaine façon, ne doit aimer qu'une fois : vous sentez bien intérieurement que le principe d'après lequel vous agissez, n'est pas vrai ; mais vous résistez à vos lumières, pour jouir du noble plaisir de vous affliger ; & apparemment aussi, pour qu'on ne cesse pas de dire que c'est la perte de Mazulhim que vous voulez pleurer toujours. Ne sont-ce pas là de beaux propos à faire tenir de soi ? De moi ! répondit-elle ; mais je me flate qu'on n'en parlera pas.

Je le crois bien, repliqua-t-il. Je fais que vous, Madame, vous ne direz rien de ceci ; il est constant que je n'en parlerai pas, moi ; la chose fait assez peu d'honneur à Mazulhim, pour qu'il se croie obligé à garder le silence ; & cependant si vous ne changez point de façon de penser, tout le monde le saura. Mais, pour-quoi ? demanda-t-elle.

Parbleu ! reprit-il, croyez-vous qu'on vous voie affligée, sans qu'on cherche à péné-

pénétrer pourquoi vous l'êtes, & que si on le cherche opiniâtement, enfin on ne le découvre pas? Pensez-vous que Mazulhim même, de qui votre douleur flatera la vanité, résiste au plaisir d'apprendre au Public, que c'est sa perte qui la cause? Cela est vrai, dit-elle; mais, Nassès, est-ce donc qu'il dépendroit de moi de n'être plus affligée? Sans doute, répondit-il, cela dépend de vous. Au fonds, que regrettez-vous à présent? Mazulhim? S'il revenoit à vous, consentiriez-vous à le recevoir? Moi! s'écria-t-elle; Ah! j'aimerois mieux être au dernier des hommes, que d'être à lui. Si, quelque chose qu'il pût faire, rien ne pouroit lui rendre votre cœur, il est donc, reprit-il, bien ridicule que vous le regrettiez.

Dites-moi un peu, demanda le Sultan, en avez-vous encore pour long-tems? Oui, Sire, répondit Amanzei. De par Mahomet! tant pis, repliqua Schah-Baham, voilà des discours qui m'ennuient furieusement, je vous en avertis. Si vous pouviez les supprimer, ou les abréger du moins, vous me feriez plaisir, & je n'en ferois pas ingrat. Vous avez tort de vous plaindre, lui dit la Sultane; cette conversation qui vous ennuie, est pour ainsi dire, un fait par elle même. Ce n'est point une dissertation inutile, & qui ne porte sur rien; c'est un fait.... N'est-ce pas dialogué qu'on dit, demanda-t-elle à Amanzei en fouriant? Oui, Madame, répondit-

*M. Partie.*

D.

*il.*

il. Cette façon de traiter les choses, re-  
 prit-elle, est agréable: elle peint mieux &  
 plus universellement les caractères que  
 l'on met sur la scène; mais elle est sujet-  
 te à quelques inconveniens. A force de  
 vouloir tout approfondir, ou de saisir cha-  
 que nuance, par exemple, on risque de  
 tomber dans des minuties, fines peut-être,  
 mais qui ne sont pas des objets assez im-  
 portans pour que l'on doive s'y arrêter,  
 & l'on excède de détails & de longueurs  
 ceux qui écoutent. S'arrêter précisément  
 où il le faut, est peut-être une chose plus  
 difficile, que de créer. Le Sultan a tort  
 de vouloir que dans l'endroit où vous êtes,  
 vous marchiez si rapidement; mais vous  
 l'aurez devant moi, & devant toute per-  
 sonne de goût, si la fureur de parler vous  
 emporte, & si vous ne savez pas sacrifier de  
 tems en tems les choses mêmes qui vous pa-  
 roîtront les plus agréables, lorsque vous ne  
 pourriez nous les dire qu'aux dépens de cel-  
 les que nous attendons. Le Sultan a tort,  
 dit Schah-Baham, cela est bien-tôt dit! &  
 moi, je vous soutiens que cet Amanzei-là  
 n'est qu'un bavard, qui se mire dans tout  
 ce qu'il dit, & qui, ou je ne m'y connois  
 pas, a le vice d'aimer les longues conver-  
 sations, & de faire le Bel-Esprit. Cela  
 vous choque. ajouta-t-il en se tournant  
 du côté d'Amanzei; mais c'est que je suis  
 franc, & si vous voulez l'être, je parle  
 que vous avouerez que j'ai raison. Oui,  
 Sire, répondit Amanzei; &, complaisan-  
 ce

ce de Courtifans à part, je fuis d'autant plus forcé d'en convenir, qu'il y a long-tems qu'on me trouve le défaut que Votre Majesté me reproche. Corrigez-vous-en donc, dit Schah-Baham. S'il m'avoit été auffi facile de m'en corriger, qu'il me l'a paru d'en convenir, repartit Amanzei, Votre Majesté n'auroit pas eu de reproche à me faire.

La force du raisonnement de Nafsès, frappa Zulica, poursuivit-il. Dans le fonds vous avez raison, lui dit-elle; auffi n'est-ce plus Mazulhim que je pleure, c'est ma foiblesse, c'est de m'être donnée à un homme si indigne de moi. J'avoue, repliqua Nafsès d'un air simple, que le tour qu'il vous joue, ne doit pas le rendre aimable à vos yeux; cependant, si vous voulez le juger fans prévention, je ne doute pas que vous ne lui trouviez des agrémens; car enfin il en a. Si vous voulez, répondit-elle dédaigneusement, d'abord, il n'est pas bien fait. Je ne fais pas, reprit-il; mais personne cependant n'a plus de graces que lui: il a la plus belle tête & la plus belle jambe du monde, l'air noble & aisé, l'esprit vif, léger, amusant. Oui, reprit-elle, je ne nie point qu'il ne soit une bagatelle assez jolie; mais après tout il n'est que cela; & de plus je vous assure qu'il s'en faut beaucoup qu'il soit auffi amusant qu'on le dit. Entre nous, c'est un fat, d'une présomption! d'une suffisance! .... Je pardonne un peu d'orgueil à

un homme assez heureux pour vous avoir plu, interrompt Nafsès; on en prend à moins tous les jours.

Mais Nafsès, répondit-elle, pour un homme qui me dit qu'il m'aime, & qui veut que je le croie apparemment, vous me tenez de singuliers propos. Tout odieux que vous est à présent Mazulhim, répondit Nafsès, il vous l'est encore moins que moi, & je croirois risquer plus à vous parler d'un Amant que vous n'aimerez jamais, que je ne fais à vous entretenir d'un que vous avez si tendrement aimé. Il vous occupe encore si vivement, que jamais je ne prononce son nom, que vos yeux ne se mouillent de larmes: actuellement encore ils s'en remplissent, & vous voulez en vain me les cacher. Ah! retenez vos pleurs, aimable Zulica, s'écria-t-il, ils me percent le cœur! Je ne puis, sans une attendrissement qui me devient funeste, les voir couler de vos yeux.

Zulica, qui depuis quelque tems n'avoit pas envie de pleurer, ne put entendre ce discours, sans se croire obligée de verser de nouvelles larmes. Nafsès qui se divertissoit de tout le manège qu'il lui faisoit faire à son gré, la laissa quelque tems dans cette douleur affectée. Cependant, pour ne pas perdre ses momens auprès d'elle, il s'amusa à lui baiser la gorge qu'elle avoit extrêmement découverte. Elle fut assez long-tems sans daigner songer à ce qu'il faisoit; & ce ne fut qu'après lui avoir lais-

se

fé-là-dessus entiere liberté, qu'elle s'avisa d'y trouver à redire. Vous n'y pensez pas, Nafsès, lui dit-elle ayant toujours un mouchoir sur ses yeux, voilà des libertez qui me blessent. Vraiment, je le crois, répondit-il; n'allez-vous pas prendre cela pour une faveur? Regardez-moi donc, ajouta-t-il, que je voie vos yeux. Non, reprit-elle, ils ont trop pleuré pour être beaux. Sans vos larmes, repliqua-t-il, vous me paroîtriez bien moins belle.

Ecoutez-moi, continua-t-il, l'état où je vous vois, m'afflige; je veux absolument que vous vous en tiriez. Je vous ai prouvé la nécessité où vous êtes d'aimer encore, & je vais autant qu'il me sera possible, vous prouver actuellement que c'est moi qu'il faut que vous aimiez. Je doute, répondit-elle, que vous y réussissiez. C'est ce que nous allons voir, reprit-il. Premièrement, vous convenez de m'avoir haï sans sujet; c'est une injustice que vous ne pouvez réparer qu'en m'aimant à la fureur. Elle sourit. D'ailleurs, continua-t-il, je vous aime, & tout facile qu'il vous est de faire prendre à qui que ce soit, plus d'amour même qu'il ne vous plaira peut-être de lui en inspirer, jamais vous ne trouverez personne aussi disposé que moi, à vous aimer avec toute la tendresse que vous méritez.

Que nous ayons tort, ou raison, il est constant qu'en général nous pensons mal des femmes? Nous nous sommes persuadés.

dez qu'elles ne sont, ni fideles, ni constantes, & sur ce fondement nous croyons ne leur devoir, ni constance, ni fidélité. De passions, par conséquent, on n'en voit gueres; il faudroit pour nous déterminer à en prendre une, que nous fussions qu'une femme mérite des sentimens moins légers que ceux que communément on lui accorde; examiner son caractère & sa façon de vivre & de penser, & régler là-dessus le degré d'estime que nous pouvons lui devoir . . . Hé bien, interrompit-elle, qui vous en empêche? Vous vous moquez, Madame, répondit-il; cette étude prend du tems. Pendant que nous en serions occupés, une femme nous prévient d'inconstance; & c'est un si cruel accident pour nous, que pour n'y pas être exposés, nous la quittons souvent avant que de savoir si elle mérite que nous l'aimions plus long-tems. Mais, demanda-t-elle, qu'est-ce que tout cela peut conclure pour vous?

Le voici, répondit-il; mais ce mouchoir fera-t-il éternellement sur vos yeux? Ne vous ai-je pas regardé? lui dit-elle. Pas assez, répondit-il; je ne veux plus que ce mouchoir paroisse, ou je vous hais, s'il est possible, autant que vous m'avez haï.

Alors elle le regarda en souriant, & d'une façon assez tendre. Continuez donc, lui dit-elle en se penchant sur lui. Oui, répondit-il en la serrant fortement dans ses bras,

bras, je vais continuer, n'en doutez point. Ce que j'ai vû de vous ici, poursuit il, me vaut l'étude dont je vous parlois, vous a acquis toute mon estime, & conséquemment a redoublé mon amour pour vous. Un autre que moi ne peut donc pas vous aimer autant que je vous aime; il ne verroit de vous que vos charmes, & la beauté de votre ame seroit une chose dont il ne pourroit jamais être sûr, puisque rien ne lui prouveroit jusques à quel point vous portez la délicatesse des sentimens. Il l'apprendroit, direz-vous, en me voyant agir? Eh Madame! (je vais parler mal de nous) pensez-vous qu'un homme dissipé, étourdi, sans mœurs, sur-tout sur ce qui regarde les femmes, & ne trouvant pas de moyen plus sûr pour les mépriser toujours, que de ne leur faire jamais l'honneur de les examiner; pensez-vous, dis-je, qu'il s'aperçoive des choses qui devroient vous affûrer son estime, ou qu'il ne vous accuse pas de forcer votre caractère, & de vous parer à ses yeux de vertus que vous ne possédez point? Oui, je le crois, dit-elle; ce que vous dites là, par exemple, est, on ne peut pas plus sensé.

Nafsès pour la remercier de cet éloge, voulut d'abord lui baiser la main; mais la bouche de Zulica se trouvant plus près de lui, ce fut à elle qu'il jugea à propos de témoigner sa reconnoissance. Ah Nafsès! lui dit-elle doucement, nous nous brouillerons. Vous voyez donc bien, poursuivit-

vit-il fans lui répondre, que, puisque je suis l'homme du monde qui vous estime le plus, & qui a le plus de raison de le faire, je dois être aussi le seul que vous puissiez aimer. Non, répondit-elle, l'amour est trop dangereux. Vieille maxime d'Opéra, si plate, si usée, repliqua-t-il, qu'on ne la voudroit seulement pas aujourd'hui passer dans un madrigal, & qui, au reste, n'empêchera point du tout que vous ne m'aimiez. Je vous en avertis.

Si ce n'est pas elle qui m'en empêche, répondit-elle .... Mais, pourquoi me demander de l'amour? Ne vous ai je pas promis de l'amitié? Sans doute, repliqua-t-il, l'effort est généreux! Il est constant que si je ne vous aimois pas, je vous tiendrois quitte pour cela, & peut-être même à moins; mais les sentimens que j'ai pour vous, ne peuvent être payez que par le plus tendre retour de votre part; & je puis vous jurer que je n'oublierai rien pour vous inspirer toute l'ardeur que je vous demande. Je vous proteste aussi, répondit-elle, que je n'oublierai rien pour m'en défendre. Ah! Ah! dit-il, vous voulez prendre des précautions contre moi, j'en suis charmé; ce m'est une preuve que vous me croyez dangereux. Vous avez raison. En vous aimant comme je fais, je le serai pour vous, plus que personne. Avec une femme moins estimable que vous, je ne serois pas si sûr de ma victoire.

Cependant, reprit-elle, plus je suis estimable,

mable, plus je résisterai. Tout au contraire, repliqua-t-il, les coquettes seules coûtent à vaincre. On leur persuade aisément qu'elles sont aimables; mais on ne les touche pas de même, & de toutes les conquêtes la plus aisée, c'est celle d'une femme raisonnable. Je ne l'aurois assurément pas cru, dit-elle. Rien n'est pourtant plus vrai, répondit-il. Vous ne pouvez pas douter que je ne vous aime, vous, par exemple. Répondez, en doutez vous, foyez de bonne-foi. Je viens d'être si sottement crédule, reparait-elle, que je crois qu'on ne me persuadera de long-tems. Mais, Mazu him à part, insista-t-il, qu'en croyez-vous? Elle répondit qu'elle croyoit qu'il ne la haïssoit pas. Il s'obstina; & enfin obtint d'elle, qu'elle étoit persuadée qu'il l'aimoit. Et vous, poursuivit-il, vous ne me trouvez plus odieux? Odieux! dit-elle, non sans doute; je puis vouloir être indifférente, mais je ne veux plus être injuste.

Vous croyez que je vous aime, s'écria-t-il, vous ne me haïssez pas, & vous imaginez que vous me résisterez long-tems! Vous! avec cette vérité que vous avez dans le caractère, vous vous flatez que vous pourez me rendre malheureux, lorsque vos propres desirs vous parleront en ma faveur; que vous fixerez un tems pour céder, & que ce ne sera que lorsqu'il sera arrivé, que vous croirez pouvoir vous rendre avec décence! Non, Zulica, non,

*II. Partie.*

E

j'ai

j'ai meilleure opinion de vous, que vous-même. Vous n'aurez point assez de fausseté pour vouloir desespérer un Amant que vous aimez; vous ignorerez l'art perfide de me conduire de faveur en faveur, jusques à celle qui doit à jamais combler & ranimer mes desirs. L'instant où je vous attendrirai, sera celui où je moutrai de plaisir entre vos bras; & cette bouche charmante, ajouta-t-il avec transport. . . .

Fort bien cela, fort bien, interrompit le Sultan, vous me tirez d'une grande peine. Ma foi! je commençois à craindre que cela ne fût jamais. Ah! la sottie créature que cette Zulica, avec ses façons! En effet, dit la Sultane, il faut convenir qu'on ne peut pas faire attendre des faveurs plus long-tems. Comment donc? résister une heure! cela est sans exemple! Ce qu'il y a de vrai, répondit le Sultan, c'est que cela m'ennuyoit autant que s'il y eût eu quinze jours, & que pour peu qu'Amanzei eût encore retardé la chose, je serois mort de chagrin & de vapeurs; mais qu'auparavant, il lui en auroit coûté la vie, & que je lui aurois appris à faire périr d'ennui une tête couronnée.

CHAPITRE XV.

*Qui n'amusera pas ceux que les précédens  
ont ennuyez.*

AU silence qui se fit dans cet instant dont Votre Majesté étoit hier si contente, dit Amanzei le lendemain, je jugeai que Nafsès empêchoit Zulica de parler, & qu'elle l'empêchoit de poursuivre. Ah Nafsès ! s'écria-t-elle dès qu'elle le put, Nafsès ! songez-vous à ce que vous faites ? si vous m'aimez ! Plus Nafsès craignoit les reproches de Zulica, moins il lui laissoit la liberté de lui en faire. Jamais je n'ai, mieux qu'en cet instant, conçu combien il est avantageux d'être opiniâtre avec les femmes. Mais écoutez-moi, disoit Zulica, Nafsès, écoutez-moi ! voulez-vous donc que je vous déteste ?

Tous mots, qui entrecoupez, prononcent foiblement, perdoient leur force, & n'imposoient pas. Zulica vit bien qu'il étoit inutile qu'elle parût davantage à un homme perdu dans ses transports, & à qui l'on auroit, sans aucun fruit, dit les plus belles choses du monde. Que faire ? Ce qu'elle fit. Après s'être précautionnée contre les entreprises que Nafsès, au milieu de son trouble, tentoit avec toute la

témérité possible, & s'être mise à cet égard hors de toute crainte, elle attendit patiemment qu'il fût en état d'entendre les discours qu'elle lui préparoit sur ses impertinences. Nafsès, cependant, soit pour obtenir plus aisément son pardon, soit qu'en effet Zulica l'eût troublé, ne la laissa en liberté que pour tomber sur son sein, & dans un abattement qui ne devoit pas le laisser sensible à quelque autre chose qu'à l'état où il se trouvoit.

Embaras nouveau pour Zulica; car, à quoi sert-il de parler à quelqu'un qui ne fauroit entendre? Ce qui, en cet instant, pouvoit lui rendre moins pénible le silence auquel elle étoit forcée, c'est qu'il n'y avoit pas d'apparence que Nafsès eût l'esprit assez libre pour faire dessus des commentaires. Elle tenta pourtant de se retirer tout-à-fait d'entre ses bras, & n'y réussit point. Quand il revint de son trouble, il avoit l'air si tendre! ses premiers regards errerent sur Zulica d'une façon si touchante! il referma les yeux si languissamment! poussa de si profonds soupirs, que loin de pouvoir lui montrer autant de colere qu'elle s'en étoit flatée, elle commença, malgré son insensibilité naturelle, à se sentir émue, & à partager ses transports. Cette vertueuse personne étoit perdue, si Nafsès eût pu s'appercevoir des mouvemens dont elle étoit agitée. Nafsès enfin rendu à lui-même, saisit la main de Zulica. Nafsès, lui dit-elle d'un ton colere,

lere, est-ce ainsi que vous croyez vous faire aimer ?

Nafsès s'excusa sur la violence de son ardeur qui, disoit-il, ne lui avoit pas permis plus de ménagement. Zulica lui foutint que l'amour, quand il est sincere, étoit toujours accompagné de respect, & que l'on n'avoit des façons aussi peu mesurées que les siennes, qu'avec les femmes que l'on méprisoit. Lui de son côté foutint qu'il n'y avoit qu'à celles qui inspiroient des desirs, que l'on manquoit de respect, & que rien ne devoit mieux prouver à Zulica la force du sien, que l'emportement qu'elle s'obstinoit à condamner en lui.

Si je vous avois moins estimée, poursuivit-il, je vous aurois demandé ce que je viens de ravir ; mais quelque légères que soient les faveurs que je vous ai dérobées, je n'ignorois pas que vous me les refuseriez. Sûr de les obtenir de vous, je n'aurois pas songé à ne les devoir qu'à moi-même. Plus on pense bien d'une femme, plus on est forcé d'être coupable auprès d'elle de trop de hardiesse ; rien n'est si vrai. Je n'en crois pas un mot, répondit Zulica ; mais, quand ce que vous venez de me dire, seroit vrai, c'est toujours une règle établie de ne pas commencer l'aveu de ses sentimens, par des façons aussi singulieres que celles que vous avez

Supposé que j'eusse brusqué les choses

autant que vous le dites, repliqua-t-il, ce feroit encore une attention pour vous, dont vous devriez me remercier. Non, reprit-elle avec impatience; vous avez dans l'esprit, des opinions d'une bizarrerie dont rien n'approche. Il est plaisant, repartit-il, que ces opinions que vous traitez de bizarres, soient toutes fondées en raison. Celle que vous me reprochez actuellement, est d'une vérité que sûrement je vous ferai sentir; car, non seulement vous avez de l'esprit, mais encore vous l'avez juste; mérite assez rare dans votre sexe, pour que l'on puisse vous en féliciter. Le compliment ne me séduit pas, dit-elle d'un ton brusque, & je vous avertis que je n'en fais que le cas que je dois. C'est sans doute un desagrément pour moi, répondit-il, de vous voir si peu sensible aux discours obligeans que je vous tiens. En un mot, Monsieur, interrompit-elle, pour entreprendre de certaines choses, il faut au moins avoir persuadé; trouvez bon que je vous le dise.

Je vous entends, Madame, reprit-il, vous voulez que je vous perde dans le monde; hé bien, je vous y perdrai. Je voulois vous mettre à portée de m'aimer, sans que qui que ce fût, s'en doutât; mais, puisque ce ménagement de ma part vous déplaît, je vous rendrai des soins, Madame; on saura que je vous aime, & je ne vous épargnerai aucune des tendres étourderies qui pourront apprendre au Public quels sont les senti-  
mens

mens que j'ai pour vous. Mais, que voulez-vous dire? lui demanda-t-elle; vous êtes un étrange homme! C'est par respect pour moi que vous me faites une impertinence que je ne devrois jamais vous pardonner. C'est par une attention infinie sur ce qui me regarde, que vous me brusquez comme la femme du monde qui mériteroit le moins d'égards. C'est vous qui faites mille choses condamnables; & c'est moi qui ai tort! Dites-moi, de grace, comment tout cela se peut faire?

Si vous étiez moins neuve en amour, repliqua-t-il, vous m'épargneriez toutes ces explications-là. Je vous dirai pourtant que quelque gênantes qu'elles puissent être pour moi, j'aime sans comparaison mille fois mieux vous donner des leçons sur cette matière, que de vous voir assez instruite pour n'en avoir pas besoin. Êtes-vous encore à savoir que ce sont moins les bontez qu'une femme a pour son Amant, qui la perdent, que le tems qu'elle les lui fait attendre? Croyez-vous que je puisse vous aimer, & être malheureux sans que mes assiduités auprès de vous, sans que les soins que je prendrai pour vous attendre, échapent au Public? Je deviendrai triste, & (ma discrétion fut-elle extrême) on n'ignorera pas que vos seules rigueurs causent ma mélancolie. Enfin, car il en faut toujours venir-là, vous me rendrez heureux. Pensez-vous qu'avec quelque attention que je m'observe, vos

yeux, les miens, cette tendre familiarité qui malgré tous nos efforts naîtra entre nous, ne découvre pas notre secret?

Zulica, par son étonnement & son silence, sembloit approuver ce que lui disoit Nafsès. Vous voyez donc bien, poursuivit-il, que quand je vous presse de me rendre promptement heureux, c'est moins encore pour moi que pour vous, que je vous le demande? En suivant mes conseils, si vous m'épargnez des tourmens, vous évitez l'éclat qui suit toujours les commencemens d'une passion. D'ailleurs, dans la situation où nous avons été ensemble, je ne pouvois, sans tout découvrir, marquer d'abord de l'amour pour vous. D'accord tous deux, nous imposerons au Public sur nos affaires, tant que nous le jugerons à propos. Persuadé que vous me détestez, il ne pourra jamais imaginer que, d'un sentiment qui lui est si contraire, vous ayiez passé si rapidement à l'amour. Il vous sera facile, au-reste, d'amener naturellement notre reconciliation.

A la Cour, ou chez la première Princesse où nous nous trouverons ensemble, vous saisissez quelque occasion que ce soit de me faire une politesse. Ne vous inquiétez pas de la conjoncture, j'aurai soin de la faire naître. Je répondrai avec empressement à ce que vous m'aurez dit d'obligeant: je parlerai tout haut de l'envie que j'ai que vous ne me haïssez plus: je vous

fe-

ferai même proposer par quelqu'un de nos amis communs, de vouloir bien que je vous voie. Vous direz que vous le voulez bien. Je me ferai présenter à vous; je retournerai vous voir; je vanterai les charmes de votre commerce, & le malheur que j'ai eu d'en avoir été si longtems privé. Il n'en faudra pas davantage pour justifier mes empressements: ils paroîtront simples & naturels; & nous aurons d'autant plus de plaisir à nous aimer, que nous jouirons de celui de le cacher à tout le monde. Non, répondit-elle en rêvant, si je vous rendois si promptement heureux, je craindrois trop votre infidélité. J'avoue que je ne serois pas fâchée de lier avec vous un commerce fondé sur plus d'estime, de confiance & d'amitié qu'on n'en trouve ordinairement dans le monde. Je vous dirai plus, je ne haïrois pas l'amour, si un Amant pouvoit n'exiger d'une femme que l'aveu de sa tendresse.

Ce que vous demandez, reprit-il tendrement, est une chose plus difficile avec vous qu'avec quelque femme que ce puisse être. J'avoue aussi que quelque peu que vous accordiez, on doit en être plus flaté que d'obtenir tout d'une autre. Mais, Zulica, croyez-moi, je vous adore, vous m'aimez, faites le bonheur de l'homme du monde qui ressent pour vous la passion la plus vive! Si vous saviez borner vos desirs, répondit-elle avec émotion, & que

ce que l'on pouroit vous accorder, ne fût pas pour vous un droit de demander davantage, on pouroit essayer de vous rendre moins malheureux ; mais. . . Non, Zulica, interrompit-il vivement, vous serez contente de mon obéissance.

Sur cette parole que Zulica sentoit bien aussi périlleuse qu'elle l'étoit, elle se pencha nonchalamment sur Nafsès, qui se précipitant sur elle, usa sans ménagement des faveurs qui venoient de lui être accordées. Ah Zulica ! lui dit-il tendrement un moment après, ne fera-ce qu'à votre complaisance que je devrai d'aussi doux instans ? & ne voulez-vous donc pas qu'ils le deviennent autant pour vous, qu'ils le sont déjà pour moi ?

Zulica ne répondit rien ; mais Nafsès ne se plaignit plus. Bien-tôt il fit passer dans l'ame de Zulica tout le feu qui dévoroit la sienne. Bien-tôt il oublia la parole qu'il venoit de lui donner ; & elle ne se souvint pas elle-même de ce qu'elle avoit exigé de lui. Elle se plaignit à la vérité, mais si doucement, que ce fut moins un reproche qu'un soupir tendre, que l'espèce de plainte qui lui échapa. Nafsès sentant à quel point il l'égaroit, crut ne devoir pas perdre d'aussi précieux instans. Ah Nafsès ! lui dit-elle d'une voix étouffée, si vous ne m'aimez pas, que vous allez me rendre à plaindre !

Quand les craintes de Zulica sur l'amour de Nafsès auroient été aussi vraies  
&

& auffi vives qu'elles paroiffoient l'être, il y avoit apparence que les transports de Nafsès les auroient diffipées. Auffi prefque affuré qu'elle ne douteroit pas longtems de fon ardeur, il ne jugea pas à propos de perdre à lui répondre un tems qu'il devoit employer à la raffurer, & d'une façon plus forte qu'il ne l'auroit pu faire par les discours les plus touchans. Zulica ne s'offensa point de fon filence; bien-tôt même (car il ne faut souvent qu'une bagatelle pour faire perdre de vûe les choses les plus importantes) elle ne parut plus s'occuper d'une crainte que, fans faire une injure mortelle à Nafsès, elle croyoit ne pouvoir plus garder. D'autres idées, plus douces fans doute, succéderent à celles-là. Elle voulut parler; mais elle ne put proférer que quelques mots fans fuite, & qui n'exprimoient rien que le trouble de son ame.

Lorsqu'il eût cessé, Nafsès se jetta à ses genoux. Ah! laissez-moi, lui dit-elle en le repouffant foiblement. Quoi! répondit-il d'un air étonné, aurois-je eu le malheur de vous déplaire, & feroit-il possible que vous euffiez à vous plaindre de moi? Si je ne m'en plains pas, reprit-elle, ce n'est pas que je n'euffe de quoi le faire. Eh! de quoi vous plaindriez-vous? repliqua-t-il. Ne deviez-vous pas être lassée d'une auffi cruelle réfistance? Je conviens, répondit elle, que beaucoup de femmes se feroient rendues plutôt; mais je

je n'en sens pas moins que j'aurois dû vous résister plus long tems. Alors elle le regarda avec ce trouble, cette langueur dans les yeux qui annoncent & excitent les desirs. M'aimez-vous ? lui demanda Nafsès aussi tendrement que s'il l'eût aimée lui-même. Ah Nafsès ! s'écria-t-elle, quel plaisir vous feroit un aveu que vos emportemens m'ont déjà arraché ? M'avez-vous là-dessus laissé quelque chose à vous dire ? Oui, Zulica, répondit-il ; sans cet aveu charmant que je vous demande, je ne puis être heureux ; sans lui je ne puis jamais me regarder que comme un ravisseur. Ah ! voulez-vous me laisser un si cruel reproche à me faire ? Oui, Nafsès, dit-elle en soupirant, je vous aime.

Nafsès alloit remercier Zulica, lorsque l'Esclave de Mazulhim vint servir ; il en soupira. . . . Parbleu ! je le crois bien, interrompit le Sultan ; voilà comme sont les valets ! on ne les voit jamais que quand on a le moins besoin de leur présence. N'avez pas peur qu'il soit venu tantôt, pendant que Nafsès & Zulica m'ennuyoient tant ? Il faut précisément qu'il vienne interrompre quand j'ai le plus de plaisir à entendre. Vous m'avez étonné, vous, lui dit la Sultane, de n'avoir rien dit. Tableu ! repliqua-t-il, je n'avois garde de les troubler ; j'avois trop d'envie de savoir comment tout ceci finiroit. J'en suis fort content, ajouta-t-il en se tournant vers Amanzei ; voilà ce qui peut

peut s'appeller une situation touchante, j'en ai encore les larmes aux yeux. Quoi! lui dit la Sultane, vous pleurez de cela? Pourquoi donc pas? répondit-il, cela est fort intéressant, ou je me trompe fort. C'est pour moi comme une Tragédie; & si vous n'en pleurez point, c'est que vous n'avez pas le cœur bon. En achevant ces paroles qu'il prenoit pour une épigramme sanglante contre la Sultane, il ordonna d'un air satisfait à Amanzei de poursuivre.

Nafsès soupira de se voir interrompu, poursuivit Amanzei. Ce n'étoit pas qu'il fût amoureux; mais il avoit cette impatience, cette ardeur qui sans être amour, produit en nous des mouvemens qui lui ressemblent, & que les femmes regardent toujours comme les symptômes d'une vraie passion, soit qu'elles sentent combien il leur est nécessaire avec nous de paroître s'y tromper, ou qu'en effet elles ne connoissent rien de mieux. Zulica, qui n'attribuoit qu'à ses charmes, l'impatience qu'elle remarquoit dans Nafsès, en avoit toute la reconnoissance possible; mais pour soutenir ce caractère de personne réservée qu'elle s'étoit donné, elle lui fit signe, en lui serrant la main, d'avoir devant l'Esclave de Mazulhim un peu de circonspection. Ils se mirent à table.

Après le souper . . . Tout doucement, s'il vous plaît, interrompit Schah-Baham, je veux, si cela ne vous déplaît pas,

pas, les voir souper. J'aime, sur toutes choses, le propos de table. Vous avez dans l'esprit une inconséquence bien singulière! lui dit la Sultane; vous vous êtes impatienté mille fois à des discours qui étoient nécessaires, & vous en demandez actuellement qui, absolument hors de l'histoire qu'on vous raconte, ne peuvent que l'alonger! Hé bien, répondit le Sultan, si je veux être inconséquent, moi, y a-t-il quelqu'un ici qui puisse m'en empêcher? Voyons? Je veux bien qu'on apprenne qu'un Sultan est fait pour raisonner comme il lui plaît; que tous mes Ancêtres ont eu le même privilège que celui qu'on me dispute; que jamais femme Bel-Esprit n'a eu le crédit de les empêcher de parler comme ils vouloient; & que ma Grand-Mère même à qui, je crois, vous n'avez pas l'audace de vous comparer, n'a jamais eu celle de contredire Schah-Riar mon Ayeul, Fils de Schah-Mamoun, qui engendra Schah-Techni, lequel. . . . Ce que j'en dis, au reste, continua-t-il plus modérément, c'est plus pour vous faire voir que je fais ma généalogie, que pour contrarier personne; & vous pouvez poursuivre, Amanzei.

C'est, dit Zulica un instant après qu'elle se fut mise à table, une chose bien singulière que la façon dont les évènements les plus marquez de notre vie, sont amenez! Qui diroit à une femme: Vous aimerez ce soir à la fureur un homme, non feu-

seulement auquel vous n'avez jamais pen-  
 sé, mais que même vous haïssez, elle ne  
 le croiroit pas? & pourtant il n'est pas sans  
 exemple que cela arrive. Je vous en ré-  
 ponds, repartit Nafsès, & je serois bien  
 fâché que cela n'arrivât pas. De-plus,  
 il est certain que rien n'est si commun que  
 de voir les femmes aimer violemment quel-  
 qu'un qu'elles voient pour la première fois,  
 ou qu'elles ont hai. C'est même de là  
 que naissent les passions les plus vives. Et  
 pourtant, reprit-elle, vous trouvez des  
 gens, mais je dis, beaucoup, qui vous  
 soutiennent qu'il n'y a presque point de  
 coups de sympathie.

Savez-vous, répondit Nafsès, qui sont  
 les gens qui soutiennent cela? ce sont, ou  
 de jeunes-gens qui ne connoissent pas en-  
 core le monde, ou des femmes dont l'es-  
 prit est prude & le cœur froid, de ces fem-  
 mes indolentes qui ne prennent une pas-  
 sion qu'avec toutes les précautions possi-  
 bles, ne s'enflamment que par degrez, &  
 vous font acheter bien cher un cœur où  
 vous trouvez toujours plus de remords,  
 que de tendresse, & dont vous ne jouis-  
 sez jamais parfaitement. Hé bien, répon-  
 dit-elle, ces femmes-là, toutes ridicules  
 qu'elles sont, ont encore des partisans; &  
 moi qui vous parle, il n'y a pas bien long-  
 tems que je pensois comme elles.

Vous! repliqua-t-il; mais savez-vous  
 bien que vous avez tous les préjugez qu'on  
 peut avoir? Cela se peut, reprit-elle,  
 mais

mais actuellement j'en ai un de moins ; car je crois aux coups de sympathie. Quant à moi , dit-il , je fais qu'ils sont fort communs. Je connois même une femme qui y est si sujette, qu'elle en trouve ordinairement trois ou quatre dans la journée. Ah Nafsès ! s'écria-t-elle , cela n'est pas possible ! Quand vous diriez simplement que cela n'est pas ordinaire, faites-vous bien, repartit-il, que vous vous tromperiez encore, & qu'une femme qui a le malheur d'être née fort tendre, ( si pourtant c'en est un ) ne peut pas répondre un moment d'elle-même ? Je vous suppose, vous, dans la nécessité de m'aimer, que ferez-vous ? Je vous aimerai, répondit-elle. Hé bien , supposez à présent, continua-t-il , une femme qui soit dans la nécessité d'aimer par jour trois ou quatre hommes. Je la trouve bien à plaindre, dit-elle. Soit, j'en conviens ; mais que voulez-vous qu'elle fasse ? Qu'elle fuie, me direz-vous ? Mais on ne va pas loin dans une chambre ; quand on s'y est promené quelque tems , on s'est lassé , il faut se rasseoir. Cet objet qui vous a frappé, est toujours présent à vos yeux. Les desirs se sont irrités par la résistance qu'on a faite ; & la nécessité d'aimer, loin d'en être diminuée, n'en est devenu que plus pressante. Mais, répondit-elle en rêvant, en aimer quatre ! Puisque le nombre vous choque, repliqua-t-il, j'en ôte deux.

Ah ! dit-elle , cela devient plus vrai-  
fem-

semblable, & plus possible même. Que de façons pourtant n'avez-vous pas faites, s'écria-t-il, pour n'en aimer qu'un! Taisez-vous, lui dit-elle en souriant, je ne fais où vous prenez tous les raisonnemens que vous me faites, & où je prends, moi, toutes les réponses que je vous fais. Dans la nature, répondit-il. Vous êtes vraie, sans art, vous m'aimez assez pour ne vouloir rien me cacher de ce que vous pensez, & je vous en estime d'autant plus qu'il y a bien peu de femmes qui aient autant de vérité dans le caractère.

Avec tous ces propos, & quelques autres qui ne furent pas plus intéressans, Nafsès parvint à gagner le dessert. Il fut à peine servi, que se voyant seuls, il se leva avec feu, & se mettant aux genoux de Zulica: Vous m'aimez? lui dit-il. Eh! ne vous l'ai-je pas assez dit? répondit-elle languissamment. Ciel! s'écria-t-il en se relevant, & en la prenant dans ses bras, puis-je trop vous l'entendre dire, & pouvez-vous trop me le prouver! Ah Nafsès! répondit-elle en se laissant aller sur lui & sur moi, quel usage faites-vous de ma foiblesse!

Eh que diable! dit le Sultan, vouloit-elle donc qu'il en fit? Ceci n'est pas mauvais. Elle auroit, je crois, été bien lâchée qu'il Peût laissée plus tranquille. Non, les femmes sont d'une singularité. . . . bien singuliere! Elles ne savent jamais ce qu'elles veulent. On ignore

*II. Partie.*

F

tou-

toujours comme on est avec elles. . . .  
 Quelle colere! interrompit la Sultane;  
 quel torrent d'épigrammes! Que vous  
 avons-nous donc fait? Non, dit le Sul-  
 tan, c'est sans colere que je dis tout cela.  
 Est-ce que pour trouver les femmes ridi-  
 cules, on a besoin d'être fâché contre el-  
 les? Vous êtes d'une causticité sans exem-  
 ple, lui dit la Sultane, & je crains bien  
 que vous qui haïssez tant les Beaux-Es-  
 prits, vous n'en deveniez un incessam-  
 ment. C'est cette Zulica qui m'a fâché,  
 repartit le Sultan; je n'aime point les fa-  
 çons déplacées. Que Votre Majesté pren-  
 ne moins d'humeur contre elle, dit Aman-  
 zei; elle n'en fit pas long-tems.

---

## CHAPITRE XVI.

*Qui contient une Dissertation qui ne sera  
 pas goûtée de tout le monde.*

**A**PRE'S avoir dit ce peu de mots qui  
 ont déplu à Votre Majesté, Zulica  
 se tur. Croyez-vous, lui demanda enfin  
 Nafsès, que Mazulhim vous aimât mieux  
 que je ne fais? Il me louoit davantage, ré-  
 pondit-elle; mais il me semble que vous  
 m'aimez mieux. Je ne veux vous laisser  
 aucun lieu de douter de ma tendresse, re-  
 partit-il; oui, Zulica, vous apprendrez  
 bien-

bien-tôt, combien Mazulhim m'est inférieur en sentiment.

Eh quoi! reprit-elle, quoi . . . Nafsès ne la laissa pas achever, & elle ne se plaignit pas d'avoir été interrompue. Ah Nafsès! s'écria-t-elle tendrement, que vous êtes digne d'être aimé! Nafsès ne répondit à cet éloge, qu'en homme qui croyoit qu'on le loueroit moins sur le présent, si l'on ne prétendoit point par-là l'encourager sur l'avenir. Il avoit attendri Zulica, il parvint à l'étonner; aussi prit-elle pour lui une considération, même une sorte de respect, qui, vû le motif qui les lui faisoit obtenir, devenoient extrêmement plaisantes, & qui doivent flater un homme d'autant plus qu'elles ne font pas chez les femmes l'effet de la prévention, comme le sentiment. Nafsès, assez content de lui-même, crut qu'il pouvoit suspendre pour un moment l'admiration qu'il causoit à Zulica. Avoir triomphé d'elle, n'étoit rien pour lui: il la connoissoit trop pour en être flaté; & les bontez qu'elle lui marquoit, loin de diminuer la haine qu'il lui portoit, l'avoient augmentée. Il se fentoit pour elle ce mépris profond qui nous rend impossible la dissimulation & les ménagemens avec les personnes qui nous l'inspirent; & dans cette disposition, il ne croyoit pas pouvoir lui montrer assez-tôt toute l'impression que sa conduite avec lui avoit faite sur son ame.

Vous trouvez donc, lui demanda-t-il,

que je ne vous loue pas si bien que Mazulhim ? Oui, répondit-elle ; mais je trouve en même tems que vous savez aimer mieux que lui. Voilà, repliqua-t-il, une distinction que je n'entends pas ; quelle valeur attachez-vous actuellement au mot d'aimer ? Celle qu'il a, repartit-elle, je ne lui en connois qu'une, & ce n'est que de celle-là que je prétends parler. Mais vous qui me paroissez aimer si bien, pourquoi me demandez-vous ce que c'est que l'amour ? Si je le demande, repliqua-t-il, ce n'est pas que je l'ignore ; mais, comme chacun définit ce sentiment suivant son caractère, je voulois savoir ce qu'en particulier vous entendez, vous, en disant que je vous aime mieux que Mazulhim ne vous aimoit. Je ne puis connoître la différence que vous mettez entre lui & moi, si vous ne m'apprenez pas ce que c'étoit que sa façon d'aimer. Mais, répondit-elle en affectant de rougir, c'est qu'il a le cœur épuisé, lui.

Le cœur épuisé ! reprit-il, voilà une expression qui selon moi n'offre point de sens déterminé. Le cœur s'épuise, sans doute, sur une passion trop longue ; mais Mazulhim ne pouvoit pas se trouver avec vous dans ce cas-là, puisque pour ses yeux & son imagination vous étiez un objet nouveau. Par conséquent, ce que vous me dites de lui, n'est pas ce que vous devriez m'en dire. Je n'en dirai  
pour-

pourtant que cela, répondit-elle; ce que j'en fais, c'est (du moins je m'en doute) qu'il y a peu d'hommes moins fait pour aimer que lui: & ne m'interrogez pas davantage; car je sens que sur cet article je n'ai rien de plus à vous répondre.

Ah! je vous entends, repliqua-t-il; cependant je ne reconnois point Mazulhim au portrait que vous m'en faites. Mais, reprit-elle, il me semble que je ne vous dis rien de lui. — Ah! pardonnez moi, répartit-il; on sent aisément ce qu'on reproche à un homme quand on dit de lui qu'il a le cœur épuisé: c'est une expression modeste & mesurée; mais on l'entend. Je suis surpris pourtant que vous ayez eu à vous plaindre de lui. Je ne m'en plains pas, Nafsès, répondit-elle; mais, puisque vous voulez savoir ce que j'en pense, je vous dirai qu'il est vrai que j'en ai été surprise. Ah! Ah! dit-il, quoi! vous l'avez trouvé? . . . Cela est étonnant! reprit-elle, à ce que je crois du moins.

Oh! je m'en rapporterois bien à vous. Sans doute, répondit-elle ironiquement, l'expérience m'a donné là-dessus de si grandes lumières . . . . Expérience ou non, repliqua-t-il; on fait ce que doit être un Amant quand on veut bien ne lui laisser plus rien à désirer: il y a là-dessus une tradition établie. Mais j'avoue encore une fois que vous me surprenez; car Mazulhim . . . . Hé bien, Nafsès,

interrompt-elle, c'est à un point qu'on ne sauroit imaginer! Je ne saurois revenir de ma surprise, répondit-il; je fais de lui des choses incroyables, des prodiges! Ce sera apparemment lui qui vous les aura contez? dit-elle. Quand ce n'auroit été que par amour-propre, je me ferois, repartit-il, défié d'un pareil recit. Non, il ne m'a parlé de rien; je vous dirai plus, il a là-dessus une vraie modestie. Pour modeste, répondit-elle, il ne l'est pas; mais quelquefois peut-être il se rend justice.

Madame, Madame, lui dit-il, une réputation aussi brillante que celle de Mazulhim, doit avoir un fondement, & vous ne me ferez jamais croire que quelqu'un dont toutes les femmes d'Agra pensent bien, soit un homme si peu estimable. Eh! pensez-vous, répondit elle, qu'une femme mécontente de Mazulhim (s'il est vrai cependant qu'il puisse s'en trouver qui soient sensibles à ce dont nous parlons) dise à qui que ce soit la raison pour laquelle elle en est si mécontente? Précisément oui, reprit-il, elle ne le dira pas à tout le monde, mais elle le dira à quelqu'un; & la preuve de cela, c'est que vous me le dites à moi. Je n'ignore pas que je ne dois cette confiance qu'à la façon dont nous sommes ensemble. Mais Mazulhim a plu à d'autres personnes que vous. Après lui, elles ont aimé des gens à qui sans doute elles confioient leurs aventures. Il

y a peut-être dans Agra plus de mille femmes qui n'ont pas résisté à Mazulhim; il y auroit par conséquent quarante mille hommes, ou à peu près, qui fauroient dans la plus exacte vérité ce qu'il est; & vous voudriez qu'entre des femmes piquées, & des hommes humiliés, un lecret de cette nature eût été enseveli? Cela n'est pas probable. Non, Madame, encore une fois, non, un homme tel que Mazulhim vous a paru, n'en auroit pas imposé si long-tems.

Vous dirai-je plus? Vous connoissez Telmisse? elle n'est plus assurément, ni jeune, ni jolie. Il n'y a que dix jours au plus, que Mazulhim lui a prouvé toute l'estime possible, & qu'il a mérité & acquis toute la sienne. C'est pourtant un fait. Telmisse le dit à qui veut l'entendre. Ce n'est pas une personne à dire gratuitement du bien de quelqu'un, & nous ne connoissons point de femme de qui le suffrage fasse plus d'honneur, & soit plus difficile à obtenir que le sien. Pouvez-vous après cela penser mal de Mazulhim? Non, répondit-elle sèchement, je crois qu'il est incomparable. C'est ma faute, sans doute, ajouta-t-elle avec un souris dédaigneux, si je ne l'ai pas trouvé tel. Je ne suis pas fait pour le penser, reprit-il; mais il est vrai qu'il y a là-dedans quelque chose d'inconcevable. Au sur-plus, vous ne croiriez peut-être pas une chose. Si j'é-

tois

tois femme, les gens de l'espèce don Mazulhim vous a paru, me plairoient infiniment plus que les autres. Je crois, répondit-elle, que ce ne seroit pas une raison de n'en pas vouloir, ou de les quitter; mais je vous avouerai que je ne vois pas à propos de quoi il faudroit leur donner la préférence.

Ils aiment mieux, dit-il; eux seuls connoissent les soins & la complaisance. Plus ils sentent qu'on leur fait grace de les aimer, plus ils s'empresent à mériter de l'être. Nécessairement soumis, ils sont moins Amans qu'Esclaves. Sensuels & délicats, ils imaginent sans cesse mille dédommagemens; & l'amour leur doit peut-être ce qu'il a de plus ingénieux plaisirs. Leur arrive-t-il de se transporter? C'en est point à un mouvement aveugle, & par conséquent jamais flateur pour une femme, qu'elle doit l'ardeur dont leur ame se remplit; c'est elle seule, ce sont les charmes qui subjuguent la nature. Peut-il jamais y avoir pour elle de triomphe plus doux & plus vrai?

Vous ne m'étonnez point, lui dit Zulica, vous aimez les opinions singulieres. Vous pensez trop bien, répondit-il, pour que celle-ci vous paroisse telle; & je sais que plus d'une femme. . . . Laissons cela, interrompit-elle, je n'ai jamais disputé sur les choses qui ne m'intéressoient pas. Au-reste, c'est, à ce qu'il me semble,

ble, moins à vous qu'à Mazulhim, à tâcher de faire recevoir cette opinion.

Elle a raison, dit le Sultan. Quand s'en va-t-elle? Que vous êtes impatient! répondit la Sultane. Ce n'est pas que je m'ennuie, reprit le Sultan, à beaucoup près; mais, quoique je me divertisse fort, il me semble que j'aimerois tout autant entendre quelque autre chose. Je suis comme cela, moi. Que voulez-vous dire? lui demanda la Sultane. Est-ce que cela ne s'entend pas? répondit-il, je me trouve fort clair. Quand je dis que je suis comme cela, c'est que je pense qu'un plaisir quelquefois n'empêche pas qu'on n'en souhaite un autre. Je vais encore me faire mieux entendre. Il y a mille choses qui perdent à être expliquées, interrompit la Sultane; on vous entend, voulez-vous quelque chose de plus? Oui, dit le Sultan, je veux qu'Amanzei finisse son histoire. Il faut pour cela qu'il la continue, répondit la Sultane. Au contraire, reprit Schah-Baham, il me semble que s'il la laissoit là, il la finiroit beaucoup plutôt; mais, comme je suis la complaisance même, je lui permets de poursuivre, à condition pourtant que cela ne tirera pas à conséquence.

Au sur-plus, poursuivit Zulica, vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez bien ne me plus parler de Mazulhim. Très-volontiers, répondit-il; c'est ce cœur épuisé dont vous avez parlé, qui nous a fait

*II. Partie.*

G

tom-

tomber sur une dissertation fort inutile en effet, & que je me reprocherois, puisqu'elle vous a fâchée, si je ne me rappellois que ma tendresse pour vous, & le desir de favoir pourquoi vous croyiez que je vous aimois mieux que Mazulhim, l'ont seuls amenée. Plus les sentimens que vous me marquez, me sont chers, moins vous devriez me blâmer d'une curiosité que je n'ai que parce que je vous aime. Non, répondit-elle d'un air triste, il me semble que depuis quelques momens vous ne m'aimez plus autant que vous m'aimiez. Je ne fais pas pourquoi je le crois; mais je le crois enfin, & cette idée m'afflige.

Je suis enchanté de vous la voir, repliqua Nafsès; ces fortes d'inquiétudes qui, pour n'avoir pas d'objet, n'en tourmentent pas moins vivement, ne peuvent être senties que par un cœur, également tendre & délicat. Vous me faites injustice; mais cette injustice même me prouve combien vous m'aimez, & vous ne m'en êtes que plus chère. Rassurez-vous, poursuivit-il, aimable Zulica. Ciel! que de plaisirs je trouve à bannir vos craintes! Zulica! charmante Zulica! ah! pour votre bonheur & le mien, puissent-elles renâître sans cesse! En disant ces paroles, il prenoit Zulica dans ses bras, & l'accabloit de caresses les plus tendres. Que vous me donnez de transports! s'écria-t-elle, je sens tous les vôtres passer dans mon cœur; ils le remplissent, le troublent, le pé-

pénétrant ! Ah Nafsès ! quel plaisir pour moi de vous en devoir de si doux , & que je connoissois si peu ! Vous seul ! . . . oui, vous seul ! . . . Mais, Nafsès ! ah cruel ! . . .

Quoique Zulica ne cessât point de parler, il ne me fut plus possible d'entendre ce qu'elle disoit. C'est qu'apparemment elle parloit trop bas, dit le Sultan. Cela est vraisemblable, répondit Amanzei. Et puis, continua le Sultan, c'est qu'il est vrai que vous ne perdiez pas beaucoup à ne plus l'entendre ; car, ou je suis bien trompé, ou il n'y avoit pas le sens commun dans ce qu'elle disoit ; du moins, moi, je n'y ai rien compris. Je suis de votre avis, Sire, reprit Amanzei, rien n'étoit moins clair. Cependant, ou Nafsès l'entendoit, ou il n'avoit pas en ce moment plus d'esprit qu'elle ; car il disoit à peu près les mêmes choses. Ne vous dis-je pas, repartit le Sultan, ces gens-là n'avoient pas le sens commun.

Lorsque Nafsès & Zulica furent devenus plus raisonnables, continua Amanzei, Zulica en le regardant tendrement : Vous êtes charmant, Nafsès, lui dit-elle ; ah ! pourquoi ne vous ai-je pas aimé plutôt ? Vous devez moins vous en plaindre que moi, répondit-il, moi, dis-je, à qui chaque instant fait sentir que je n'ai commencé de vivre que depuis que vous m'avez aimé. Lorsque je songe à quelles beautés Mazulhim a fermé les yeux, que je le plains ! Quoi ! Zulica, dans ces lieux

où nous sommes, dans ces mêmes lieux que vos bontez pour moi me rendent aussi chers, que celles que vous y avez eues pour lui, me les ont d'abord fait trouver odieux, l'ingrat a pu ne pas rougir d'en avoir aimé d'autres, & renoncer pour jamais à son inconstance! Quel Génie, quel Dieu même veilloit pour moi, lorsqu'après l'avoir rendu insensible à tant de charmes, il lui inspira le dessein de me choisir pour vous apprendre sa perfidie? Ah Zulica! quel n'auroit pas été mon malheur, s'il vous avoit été fidele, ou si quelque autre que moi...? Arrêtez, interrompit majestueusement Zulica, s'il m'a voit été fidele, je n'aurois jamais aimé que lui; mais pour le bannir de mon cœur, il ne falloit pas moins que Nafsès. Je crois, puisque vous m'avez choisi, répondit-il, que j'étois en effet le seul qui pût vous plaire; mais, quand je songe à l'état où vous étiez ici, à ce que pouvoit exiger de vous un étourdi que Mazulhim vous auroit envoyé, à quel prix, peut-être, il auroit mis son silence, je ne puis m'empêcher de frémir.

Je ne vois pas bien pourquoi? répondit-elle; ne voulant rien accorder, il m'auroit été assez indifférent que l'on eût exigé quelque chose. Vous n'en pouvez pas répondre, dit-il; il y a pour les femmes de terribles situations; & celle où je vous ai vûe, étoit peut-être une des plus affreuses... Tant qu'il vous plaira, interrom-

rompit-elle ; mais je vous prie de croire qu'il est bien moins cruel pour une femme qui a des sentimens , d'être abandonnée d'un homme qui l'aime, que de se livrer à quelqu'un qu'elle n'aime pas. Cela n'est pas douteux, repliqua-t il ; mais c'est une terrible chose que d'être prise dans une petite maison. Je ne fais pas, si j'étois femme, & que cela m'arrivât, ce que je ferois ; mais il me semble que je serois bien-aïse que l'homme qui m'y auroit surprise, voulût bien n'en dire mot.

Vous seriez bien-aïse ! reprit-elle, apparemment cela est tout simple ; & moi aussi, j'aurois été bien-aïse, qui que ce fût qui m'eût surprise ici, qu'il n'en eût rien dit. Le beau propos ! Il faut que vous perdiez l'esprit pour en tenir de pareils ! Pensez-vous qu'un honnête-homme ait besoin pour se taire, qu'on l'engage au silence par les choses que vous imaginez ? & croyez-vous d'ailleurs qu'on fasse certaines propositions à des femmes d'un certain genre ? Certainement oui, répondit-il. Toute femme surprise dans une petite maison, prouve qu'elle a le cœur sensible : on tire là dessus de terribles conséquences ; & communément plus la femme est aimable, moins l'homme est généreux.

Oh ! c'est un conte, reprit Zulica, le goût seul, mais je dis, le goût le plus vif, peut excuser une femme de s'être rendue ; & je ne crois pas, quoiqu'on en puisse dire, qu'il y en eût une qui voulût acheter

aussi cher que vous le croyez, la discrétion dont elle auroit besoin; & l'honneur . . . Bon! interrompit-il; croyez-vous qu'une femme craigne jamais de sacrifier son honneur à sa réputation? Enfin, répondit-elle, je ne le ferois pas, & je ne connois point de situation, quelque terrible qu'elle fût, qui pût me déterminer à accorder à un homme ce que mon cœur voudroit toujours lui refuser. Il faut être bien délicat, reprit-il, pour faire cette distinction & s'y arrêter. En attendant que l'on puisse gagner le cœur, on cherche à engager une femme, de façon que ce qu'elle ait de mieux à faire, soit de vous le donner; & assez souvent elle est trop heureuse de pouvoir finir par là.

Je commence à vous entendre, Monsieur, lui dit-elle. Vous voulez me faire sentir que vous ne croyez me devoir qu'à la situation où vous m'avez trouvée ici, & vous aimez mieux imaginer que vous n'avez pas de quoi me plaire, que de ne pas mal penser de moi. Voilà donc, ajouta-t-elle en pleurant, le bonheur dont je m'étois flatée? Ah Nafsès! étoit-ce de vous que je devois attendre un procédé aussi cruel? Mais, Zulica, répondit-il, croyez-vous que j'aie oublié la résistance que vous m'avez faite, & ce qu'il m'en a coûté pour obtenir de vous mon bonheur? Eh! pensez-vous, reprit-elle en sanglotant, que je ne sente pas que vous me reprochez de ne m'être pas assez long-tems dé-

défendue ? Hélas ! entraînée par le goût que j'avois pour vous , plus encore que par celui que vous me marquiez , j'ai cédé fans craindre qu'un jour vous me feriez un crime de n'avoir pas assez long-tems résisté. Mais quelle idée est donc la vôtre ? Zulica , répondit-il en se rapprochant d'elle , moi ! vous reprocher d'avoir fait mon bonheur ! Pouvez-vous le croire ? Moi qui vous adore ! ajouta-t-il en n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit lui prouver qu'il disoit vrai. Laissez-moi , lui dit-elle en le repoussant foiblement , laissez-moi , s'il est possible , oublier combien je vous ai aimé.

La résistance de Zulica étoit si douce , que quand les empressemens de Nafsés auroient été moins vifs , ils en auroient encore triomphé. Vous , cesser de m'aimer ! lui disoit-il d'un air tendre , en ajoutant à ce discours tout ce qui pouvoit le rendre plus persuasif , vous , qui devez faire éternellement mon bonheur ! Non , votre cœur n'est point fait pour me haïr quand le mien ne garde que pour vous ses plus tendres sentimens. Non , répondit Zulica d'un ton qui commençoit à ne pouvoit plus marquer de la colere , non , traître que vous êtes , vous ne me tromperez plus. Ciel ! ajouta-t-elle plus doucement encore , n'êtes-vous pas le plus injuste & le plus cruel des hommes ? Ah ! laissez-moi . . . . Non , vous ne me persuadez plus.

plus . . . Je ne dois pas vous pardonner . . . Que je vous hais !

Malgré toutes ces protestations de haine que Zulica faisoit à Nafsès, il ne voulut pas croire un moment qu'il pût être haï; & Zulica, en effet, sembloit ne pas se foucier beaucoup qu'il crût qu'il n'étoit plus aimé. Je ne fais pas si je me flatte, lui dit-il enfin; mais je jurerois presque que vous me haïssez moins que vous ne dites. Le beau triomphe! répondit-elle en haussant les épaules; croyez-vous que je vous en déteste moins? Est-ce ma faute si . . ? Mais cela est vrai, je vous hais beaucoup. Ne riez pas, ajouta-t-elle, rien n'est plus certain que ce que je dis. Je vous estime trop pour le penser, répondit-il, & cela est au point que je vous verrois inconstante, que je n'en voudrois rien croire. Je suis, & je veux être persuadé que vous m'aimez autant que vous pouvez aimer quelque chose. En ce cas-là, reprit-elle, je vous aime donc autant qu'il est possible; mon cœur n'est point fait pour des sentimens modérez. Je le crois bien, repliqua-t-il; & c'est aussi ce que je voulois dire. Plus on a de délicatesse, plus on a les passions vives; & quand j'y songe, une femme est bien malheureuse quand elle pense comme vous. En vérité, j'ose le dire, la dépravation est telle aujourd'hui, que plus une femme est estimable, plus on la trouve ridicule. Je ne dis pas  
que

que ce soient les femmes seules qui lui fassent cette injustice, cela seroit tout simple; mais ce que l'on ne conçoit pas, c'est que ce font les hommes; eux, qui leur demandent sans cesse des sentimens. Cela n'est que trop vrai, dit-elle.

Je le vois dans le monde, continua-t-il; qu'y cherchons nous? L'amour? Non, sans doute. Nous voulons satisfaire notre vanité, faire sans cesse parler de nous, passer de femme en femme, pour n'en pas manquer une, courir après les conquêtes, même les plus méprisables; plus vains d'en avoir en un certain nombre, que de n'en posséder qu'une digne de plaire; les chercher sans cesse, & ne les aimer jamais. Ah! que vous avez raison! s'écria-t-elle; mais aussi c'est la faute des femmes. Vous les mépriserez moins, si toutes pensoient d'une façon, avoient des sentimens qui pussent les faire respecter. Je l'avoue à regret, répondit-il; mais il est certain qu'on ne sauroit nier que les sentimens ne soient un peu tombez. Un peu! dit-elle avec étonnement; ah! dites beaucoup. Il y a encore des femmes raisonnables, assurément; mais ce n'est pas le plus grand nombre. Je ne parle point de celles qui aiment; car je crois que vous les trouvez vous-même plus à plaindre qu'à blâmer. Mais pour une que l'amour seul conduit, combien n'en est-il pas qui loin de pouvoir le prendre pour excuse, font tout ce qu'elles peuvent pour qu'on ne puisse pas seulement

les soupçonner de le connoître? Il y a, reparti-il, bien peu de femmes assez équitables pour parler comme vous. A quoi fert-il de vouloir dissimuler des choses aussi connues? répondit-elle. Je vous dirai, pour moi, qu'autant que je voudrois qu'on ménageât les femmes raisonnables, autant je voudrois qu'on accablât de mépris celles dont la conduite est du dernier délabrement. Toute foiblesse est excusable; mais en vérité, l'on ne peut trop condamner le vice.

On le condamne, repliqua-t-il; mais on le tolere. Le vice ne paroît ce qu'il est que dans celles qui ne font point faites pour inspirer des desirs; & le plus grand agrément peut-être des femmes d'aujourd'hui, est cet air indécent qui annonce qu'on en peut facilement triompher.

Je n'ignore pas, répondit-elle, que ce sont celles-là que vous cherchez le plus; ce n'est jamais le cœur que vous demandez. Comme vous n'aimez pas, vous ne vous souciez pas d'être aimez; & pourvû que vous triomphiez de la personne, la conquête du reste vous paroît toujours inutile.

Un moment, Amanzei, dit le Sultan. Quand est-ce donc qu'il la méprise? L'admirable question! s'écria la Sultane. Ce que je dis, répondit le Sultan, n'est point par méchanceté. Une question, une fois, c'est une question, & je n'ai pas tort, à ce qu'il me semble, de faire celle-là. On m'ennuie, & l'on ne veut pas encore que je

je parle; cela est plaisant, oui! On me donne pour un conte, un recueil de conversations où il n'y a le mot pour rire que quand on n'y parle pas; & c'est moi qui ai tort! En un mot comme en mille, Amanzei, si demain Nassès n'a pas méprisé Zulica, je ne vous dis que cela; mais c'est à moi que vous aurez affaire.

CHAPITRE XVII.

*Qui apprendra aux Femmes novices, s'il en est, à éluder les Questions embarrassantes.*

**V**OTRE Majesté, dit Amanzei le lendemain, se souvient sans doute... Oui, interrompit brusquement le Sultan, je me souviens qu'hier je mourus d'ennui; est-ce cela que vous me demandez? Si le conte vous ennue, dit la Sultane, il n'y a qu'à le finir. Non pas, s'il vous plaît, répondit le Sultan, je veux qu'on le continue, & qu'on ne m'ennue pas, si cela se peut, s'entend; car je ne demande point des choses impossibles. Amanzei reprit ainsi la parole:

Vous, par exemple, continua Zulica, je crains que vous n'ayiez fort peu de délicatesse. Vous me faites tort, répondit-il d'un air tranquille, je suis naturellement fort susceptible d'amour. J'avouerai pour-

tant

tant que j'ai eu plus de femmes que jen'en ai aimées. Mais, voilà qui est infâme! repliqua-t-elle, je ne conçois pas comment on peut se vanter de cela! Je ne m'en vante pas non plus, répartit-il; je dis simplement ce qui est. Je crois, dit-elle, que vous avez trompé bien des femmes. J'en ai quitté quelques-unes, & n'en ai point trompé, répondit-il: elles ne m'avoient point prié d'être constant; par conséquent je ne leur avois pas promis de l'être, & vous concevez bien que quand on se prend sans conditions, on n'a d'aucun côté à se plaindre qu'on en ait violé quelqu'une.

Je serois curieuse au possible, dit Zulica, de savoir tout ce que vous avez fait. Vous faut-il, répartit Nafsès, une histoire de ma vie bien circonstanciée? Cela seroit long, & je craindrois de vous ennuyer beaucoup. Je puis cependant vous obéir sans risque, en supprimant les détails. Il y a dix ans que je suis dans le monde, j'en ai vingt-cinq, & vous êtes la trente-troisième beauté que j'ai conquise en affaire réglée. Trente-trois! s'écria-t-elle. Il est pourtant vrai que je n'en ai eues que cela, répondit-il; mais ne vous en étonnez pas? Je n'ai jamais été à la mode, moi.

Ah Nafsès! dit-elle, que je suis à plaindre de vous aimer, & que difficilement je pourrois compter sur votre constance! Je ne vois pas pourquoi? répondit-il; croyez-vous que pour avoir eu trente-trois femmes,  
je

je dois vous en aimer moins? Oui, re-  
 prit-elle; moins vous auriez aimé, plus  
 je pourrois croire qu'il vous resteroit des  
 ressources pour aimer encore, & qu'enfin  
 vous ne seriez pas absolument usé sur le  
 sentiment. Je crois, repliqua-t-il, vous  
 avoir prouvé que je n'ai pas le cœur épuisé;  
 d'ailleurs, à vous parler avec franchise,  
 il y a bien peu d'affaires où l'on se serve  
 du sentiment. L'occasion, la convenance,  
 le désœuvrement, les font naître presque  
 toutes. On se dit, sans le sentir, qu'on  
 se paroît aimable; on se lie, sans se  
 croire; on voit que c'est en vain qu'on  
 attend l'amour, & l'on se quitte de peur  
 de s'ennuyer. Il arrive aussi quelquefois  
 qu'on s'est trompé à ce que l'on sentoît:  
 on croyoit que c'étoit de la passion, ce  
 n'étoit que du goût; mouvement, par  
 conséquent, peu durable, & qui s'use dans  
 les plaisirs, au lieu que l'amour semble y  
 renaître. Tout cela, comme vous voyez,  
 fait qu'après avoir eu beaucoup d'affaire,  
 on n'en est quelquefois pas encore à sa pre-  
 mière passion.

Vous n'avez donc jamais aimé? lui de-  
 manda-t-elle. Pardonnez-moi, repliqua-t-  
 il, j'ai aimé deux fois à la fureur; & je  
 sens à la façon dont je commence avec  
 vous, que si depuis mon cœur n'a pas été  
 ému, ce n'étoit pas, comme je le croyois,  
 qu'il ne dût plus l'être, mais parce qu'il  
 n'avoit pas encore rencontré l'objet qui  
 devoit lui faire retrouver plus de sentimens  
 qu'il

qu'il ne craignoit d'en avoir perdu. Mais vous qui m'interrogez, me feroit-il, à mon tour, permis de vous demander combien de fois vous vous êtes enflammée? Oui, repartit-elle, & je vous le permettrois encore plus volontiers, si je ne vous l'avois pas déjà dit. Vous n'ignorez pas que Mazulhim & vous, êtes les seuls qui ayiez pu me plaire.

Quand nous nous connoissions moins, reprit-il, il étoit naturel que vous me tinssiez ce langage. Je n'ai pas même trouvé à redire que tout impossible qu'il étoit de me cacher Mazulhim, vous ayiez cependant voulu le faire; mais à présent que la confiance doit être établie, & que je n'ai moi-même rien de caché pour vous, il me paroîtroit singulier, je l'avoue, que vous ne me fissent pas le dépositaire de vos secrets. Vous le seriez assurément, répondit-elle, si je m'en étois réservé quelques uns; mais je vous jure que je n'ai rien à me reprocher là-dessus, & qu'il me paroît même étonnant que, pour le peu de tems qu'il y a que je vous aime, j'aie en vous une aussi grande confiance, & qu'enfin je croie devoir en être aussi sûre que je le suis de moi-même.

J'en suis charmé, Madame, répondit-il d'un air piqué; j'ose dire cependant qu'après la façon dont je me suis livré, j'étois en droit d'attendre mieux de vous.

A ces mots, il voulut s'éloigner; mais elle le retenant: Quelle est donc cette fantaisie,

taisie, Nafsès? lui demanda-t-elle tendrement. Comment se peut-il que tantôt vous vous fussiez fait un crime de douter de ce que je vous disois, & qu'à présent il semble que vous vous reprochiez de me croire? S'il faut vous le dire, Madame, répondit-il, tantôt je ne vous croyois pas; mais occupé alors d'un intérêt plus pressant pour moi, j'ai cru qu'il valoit mieux travailler à vous persuader, que d'entrer dans des détails qui ne pouvoient, en cet instant, que vous déplaire, & que je n'étois pas même en droit d'exiger de vous. Mais Nafsès, insista-t-elle, je vous jure que je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit.

Cela n'est pas possible, Madame, interrompit-il brusquement. Depuis plus de quinze ans que vous êtes dans le monde, il n'est pas croyable que vous n'ayiez souvent été attaquée, & qu'au moins vous ne vous foyez point quelquefois rendue. Vous seriez la première qui dans un espace de tems aussi considérable n'auroit en que deux Amans; ou vous serez forcée de convenir que le goût de la galanterie vous auroit pris bien tard. Cela ne seroit pas assez nouveau, Monsieur, pour être trouvé incroyable, répondit-elle; & je suis bien trompée s'il n'est arrivé à d'autres que moi, d'être long-tems indifférentes, faute d'avoir rencontré de bonne-heure l'objet auquel il étoit réservé de les rendre sensibles. Je n'ai certainement rien à vous dire;

re; mais, quand il seroit vrai que j'eusse, sur cet article, quelque chose à vous confier, la crainte de vous perdre m'empêcheroit toujours de la faire. J'ai presque toujours vû le mépris suivre ces sortes de confidences; & quoique pour avoir autrefois aimé, nous ne soyons point coupables envers l'objet qui nous occupe, il est cependant fort rare que sa vanité nous pardonne de n'avoir pas été le premier qui nous ait rendu sensibles.

Mais, quelle idée! lui dit il; qui moi! je vous mépriserois parce que vous me donneriez, en m'avouant tout ce que vous avez fait, une nouvelle preuve de votre tendresse, & peut-être la plus convaincante de toutes, par la peine qu'on a communément à l'obtenir? Eh bien, vous avez aimé Mazulhim, cela m'a-t-il étonné? vous en estimé-je moins? Pourquoi voudriez-vous que quelques Amans de plus fissent sur moi une impression desagréable? Ai-je quelque chose à démêler avec ceux qui m'ont précédé? Est-ce votre faute, si le destin ne m'a pas offert à vos yeux le premier? Non, Zulica, non; je ne suis pas même de l'avis de ceux qui croient qu'une femme qui a beaucoup aimé, n'est plus capable d'aimer encore. Loin que je pense que le cœur s'use en aimant, je suis au contraire persuadé que plus on aime, plus on est vif sur le sentiment, plus on a de délicatesse.

Suivant ce principe, répondit-elle, vous  
ne

ne seriez donc pas flaté d'être le premier Amant d'une femme? J'ose dire que non, repliqua-t-il; & voici sur quoi je fonde une façon de penser qui peut-être vous paroît ridicule.

Dans cet âge tendre où une femme n'a point encore aimé, si elle desire d'être vaincue, c'est moins encore parce qu'elle est pressée par le sentiment, que parce qu'elle desire de le connoître; elle veut enfin moins aimer que plaire. On l'éblouit plus qu'on ne la touche. Comment la croire quand elle dit qu'elle aime? A telle, pour s'assurer de la nature & de la force de son sentiment actuel, de quoi le comparer? Dans un cœur, où par leur nouveauté les plus foibles mouvemens sont des objets considérables, la moindre émotion paroît trouble, & le simple desir, transport; & ce n'est pas enfin quand on connoît aussi peu l'amour, qu'on peut se flater de le ressentir, & qu'on doit le persuader.

Peut-être, en effet, s'exagere-t-on ses mouvemens? répondit Zulica, mais du moins on ne dit que ce qu'on croit sentir; & que ce desordre parte du cœur, ou qu'il n'existe que dans l'imagination, l'Amant en est-il moins heureux? Non, Nafsès, avec quelque desavantage que vous peigniez les premiers sentimens, je vous aimerois, s'il étoit possible, mille fois plus que je ne vous aime, si j'étois la premiere à qui vous rendissiez hommage.

*M. Paris.*

H

Vous

Vous y perdriez plus que vous ne pensez, repliqua-t-il. Je suis à présent mille fois plus en état de sentir ce que vous valez, que je ne l'aurois été dans le tems que vous voudriez que je vous eusse aimée. Tout alors m'échappoit; esprit, délicatesse, sentiment. Toujours tenté, n'aimant jamais, mon cœur ne s'émuvoit point, même dans ces momens où emporté par mes transports, je n'étois plus à moi-même. Cependant on me croyoit amoureux; je croyois l'être aussi. On s'applaudissoit de pouvoir m'en rendre si sensible; moi-même je me félicitois d'être capable d'une aussi délicate volupté; il me sembloit qu'il n'y avoit dans la nature que moi d'assez heureux pour sentir aussi vivement les charmes de l'amour. Sans cesse aux pieds de ce que j'aimois, quelquefois languissant, jamais éteint, je trouvois dans mon ame mille ressourcés dont j'étois étonné de pouvoir faire si peu d'usage. Un seul regard portoit le trouble & le feu dans mes sens. Mon imagination toujours bien au-delà de mes plaisirs... Ah Nafsès! Nafsès! s'écria vivement Zulica, que vous deviez être aimable! Non, vous n'aimez plus comme vous aimiez alors!

Mille fois davantage, repliqua-t-il. Dans le tems dont je vous parle, je n'aimois point. Emporté par le feu de mon âge, c'étoit à lui, non à mon cœur, que je devois tous ces mouvemens que je croyois de l'amour; & j'ai bien senti depuis... Ah!

in-

interrompit-elle, il est impossible que vous n'ayiez point perdu à être desabusé. La jalousie, la défiance, mille monstres qu'alors vous vous seriez seulement fait scrupule d'imaginer, empoisonnent à présent vos plaisirs. Plus instruit, vous avez moins aimé; vous avez donc été moins heureux. Votre esprit n'a pu s'éclaircir qu'aux dépens de votre cœur. Vous raisonnez mieux sur le sentiment; mais vous n'aimez plus si bien.

Ce raisonnement, répondit-il, seroit autant contre vous, que contre moi; & je dois croire, en supposant toujours que Mazulhim a été votre premier Amant, que vous ne pouvez pas m'aimer autant que vous l'avez aimé, lui. Je ne serois point surpris du tout, que vous eussiez cette idée, repliqua-t-elle; vous ne suivez avec plaisir que celles auxquelles je puis perdre. Mais laissons cela. Point du tout, dit-il, ne le laissons pas.

Au reste, continua-t-elle aigrement, à la façon dont vous avez vécu, il n'est pas bien surprenant que vous pensiez mal des femmes. Et si c'étoit, interrompit-il, la façon dont les femmes vivent qui fût cause que je n'en pense pas bien? Vous allez dire qu'il est impossible que cela soit. Non, je vous jure, reprit-elle d'un air dédaigneux, je n'en prendrai pas la peine. Ah! j'entends, repartit-il, vous craindriez qu'elle ne fût inutile. Vous ne voulez donc

H 2

pas

pas absolument me dire qui vous avez aimé?

Quoi! s'écria-t-elle, pensez-vous encore à cela? Si vous m'aimiez, pourriez-vous douter de ce que je vous dis? En vérité, Zulica, lui dit-il, vous m'en croirez si vous voulez; mais ceci devient du dernier ridicule.

Zulica qui, comme Votre Majesté a pu le voir, dit Amanzei, cherchoit depuis long tems à détourner la conversation... Elle faisoit bien, interrompit le Sultan; mais vous auriez, vous, fait beaucoup mieux si vous l'aviez rapprochée, & si vous m'aviez épargné toutes ces dissertations que vous y avez mises à tort & à travers. Vous convenez que vous n'êtes qu'un bavard, & ce n'est que pour en parler plus. Comment voulez-vous qu'on aienne à ces perfidies-là? En un mot, comme en mille, finissez votre histoire.

Zulica, continua Amanzei, opposa long-tems encore de mauvaises défaites aux empressements de Nafsès. Enfin, elle parut se rendre; & après avoir tiré parole de lui qu'il ne l'en estimeroit pas moins: Plus je me suis défendue de satisfaire votre curiosité, lui dit elle, moins à présent j'y devrois céder. Vous me faurez peut être moins de gré de l'aveu qu'enfin vous m'arrachez, que vous ne me voudrez de mal de vous l'avoir refusé si long-tems. Vous aurez tort. Vous ne devez pas ignorer qu'il

qu'il est plus aisé d'inspirer un nouveau goût à une femme, que de la faire convenir de ceux qu'elle a eus. Je ne fais si c'est par fausseté que quelques-unes pensent ainsi; mais pour moi, je puis vous jurer que mon silence n'étoit pas fondé sur un aussi indigne motif. Je crois qu'il est impossible que l'on se rappelle avec plaisir une foiblesse qui, loin de se retracer à votre imagination avec les charmes qu'elle avoit autrefois pour vous, ne s'y présente jamais qu'accompagnée des remords qu'elle vous cause, ou du souvenir douloureux des mauvais procédés d'un Amant. Cela est exactement vrai, dit Nafsès; une femme délicate est bien à plaindre.

Fort bien, dit le Sultan, mais pour le plaisir que je prends à vous entendre, je desire que vous remettiez à demain la suite (car je n'ose encore dire la fin) de cette inouïe conversation.

## CHAPITRE XVIII.

*Rempli d'Allusions, fort difficiles à trouver.*

**V**OUS saurez donc, continua Zulica, que quand j'entraï dans le monde, je ne laissai pas (sans être pourtant plus belle qu'une autre) de trouver plus d'Amans que je n'en desirois, toute sotte

que j'étois alors sur ce que l'on appelle l'empire de la Beauté. Quand je dis des Amans, j'entends cette foule de gens desœuvrez qui disent qu'ils aiment, plus par habitude que par sentiment; qu'on écoute parce qu'il le faut, & qui parviennent plus aisément à nous faire croire que nous sommes aimables, qu'à se le faire trouver eux-mêmes. Ils amuserent long-tems ma vanité, & ne m'en rendirent pas plus sensible. Née délicate, je craignois l'amour; je sentoie que je trouverois difficilement un cœur aussi tendre, aussi vrai que le mien; & que le plus grand malheur qui puisse arriver à une femme raisonnable, est d'avoir une passion, quelque heureuse même qu'elle puisse être. Tant que je dus être indifférente, ces considérations prirent tout sur moi; mais je connus enfin qu'elles n'avoient retenu mon cœur, que parce qu'on n'avoit pas encore su le toucher, & que ce calme dont nous nous applaudissons, est moins en nous l'ouvrage de la raison que l'effet du hazard. Un moment, un seul moment suffit pour troubler mon cœur: Voir, aimer, adorer même, sentir à la fois, & avec une extrême violence, ce que l'amour a de plus doux & de plus cruels mouvemens; être livrée au plus flateur espoir, retomber de là dans les plus cruelles incertitudes; tout cela fut l'ouvrage d'un regard, & d'une minute. Etonnée, confuse même d'un état si nouveau pour mon ame; dévorée de desirs qui jus-

ques

ques alors m'avoient été inconnus, sentant la nécessité d'en démêler la cause, craignant de la connoître; absorbée dans cette douce émotion, cette divine langueur qui avoient surpris tous mes sens, je n'osois m'aider de ma raison pour détruire des mouvemens qui tout confus, tout inexplicables qu'ils étoient pour moi, me faisoient déjà jouir de ce bonheur qu'on ne peut définir, & quand on le sent, & quand on ne le sent plus.

Je vis enfin que j'aimois. Quelque empire que ce mouvement eût déjà pris sur moi, j'essayai de le combattre. Les leçons du devoir, la crainte de me perdre dans le monde, soupirs, larmes, remords, tout fut inutile, ou pour mieux dire, tout augmentoit encore ce sentiment cruel dont j'étois tyrannisée. Ah Nafsès! quel ne fut pas mon plaisir, quand dans les soins respectueux, quoiqu'empressez de ce que j'adorois, je connus que j'étois aimée! Quel trouble! Quels transports! Avec quel ménagement, quels égards, ne m'apprenoit il pas sa passion! Quelle douleur d'être obligée de contraindre la mienne!

Que vous être heureux, Nafsès, de pouvoir au premier mouvement dont votre ame est agitée, l'apprendre à l'objet qui le cause; de ne pas connoître cette dissimulation si nécessaire pour nous conserver votre estime, mais si pénible pour un cœur tendre! Combien de fois en l'entendant soupirer auprès de moi, soupirois-je de  
 dou-

douleur de ne l'oser faire pour lui? Quand ses yeux s'attachoient tendrement sur les miens, que j'y trouvois cette expression douce & langoureuse, que j'y trouvois enfin l'amour même, ah! comment dans ces instans qui me mettoient si loin de moi, avois-je la force de me dérober à cette volupté qui m'entraînoit? Enfin, il parla. Nafsès, vous ignorez le plaisir que donne ce tendre, ce charmant aveu. On ne vous dit qu'on vous aime qu'après vous l'avoir fait désirer, & quelquefois trop long-tems, qu'après vous avoir fait redire mille fois que vous aimez. Mais voir un Amant timide, un Amant adoré, mais qui ne fait pas son bonheur, pénétré de sentiment, de crainte, de respect, venir à vos pieds, vous déclarer tout ce qu'il sent pour vous, manquer même d'expressions en voulant vous l'apprendre; tremblant autant de l'émotion que son amour lui donne, que de la crainte qu'il ne soit pas agréé, voler au devant de ses paroles, se les répéter tout bas, se les graver dans le cœur; en lui répondant qu'on ne le croit pas, se faire intérieurement un crime de son mensonge; s'exagérer même ce qu'il vous dit; ajouter à tout l'amour qu'il vous montre, celui que vous sentez pour lui; Nafsès! croyez-moi, de tous les spectacles, de tous les plaisirs, ceux dont je vous parle, sont assurément les plus doux.

Si la vanité suffit pour vous rendre agréable, le spectacle que vous me peignez

si

fi vivement, répondit Nafsès, je conçois que quand l'amour y mêle l'intérêt du cœur, il n'en est pas pour vous de plus satisfaisant. Mais enfin, il parla, cet Amant si tendrement aimé; répondites-vous?

Peignez-vous mon embarras, repliqua-t-elle. Combattue par l'amour & par la vertu, si la dernière ne l'emporta pas, du moins elle me servit à masquer l'autre; mais ce ne fut point autant que je le desirois. Livrée trop long-tems à ses discours, mon émotion découvrit le secret de mon cœur; & en croyant ne lui répondre que froidement, ma bouche & mes yeux lui dirent mille fois que ma tendresse égaloit la sienne.

C'est un malheur qui est arrivé à d'autres, répondit froidement Nafsès. Hé bien, qui étoit cet homme si dangereux que le voir & l'aimer ne furent, malgré votre fierté naturelle, qu'une même chose? Que vous importe son nom? demanda-t-elle; ne vous dis-je pas ce que vous vouliez savoir? Pas encore, repliqua-t-il, & vous sentez bien vous-même que la confiance n'est pas complète. Hé bien, répondit-elle, c'étoit le Raja Amagi.

Amagi! s'écria-t-il, quel tems avez-vous donc pris pour l'avoir? Il est mon ami, ne me cache rien, & je fais que depuis qu'il est dans le monde, il n'a véritablement aimé que Canzade. Amagi!

II. Partie.

I

ré-

répéta-t-il; mais ne vous tromperiez-vous point?

Assurément, s'écria-t-elle à son tour, voilà une singulière question! elle est unique! Point du tout, reprit-il, vous allez voir qu'elle est fort simple. Amagi m'a dit que malgré son extrême tendresse pour Canzade, & le peu d'envie qu'il avoit de lui manquer, il s'étoit quelquefois amusé ailleurs, parce qu'il y a des femmes qui font des avances si peu ménagées, & que nous sommes si fats, que le mépris qu'elles nous inspirent, ne nous empêche pas de leur savoir gré, pour le moment du moins, de ce qu'elles font pour nous. En me parlant des infidélitez qu'il avoit faites à Canzade, il m'a avoué qu'il se les reprochoit d'autant plus que parmi les femmes qui l'avoient quelquefois arraché à elle, il n'en avoit pas trouvé une qui méritât de l'estime & de l'attachement, & qui ne fût pour lui, par dérèglement de tête seulement, ce qu'il avoit été assez ridicule pour attribuer quelquefois à un sentiment si vif qu'il leur avoit fait oublier toutes bienséances. Vous n'êtes pas de ces femmes-là, vous? par conséquent je dois croire qu'il ne vous a pas aimée.

Vous voyez bien qu'il ne vous dit pas tout, répondit-elle; car il m'a aimée plus de trois ans, avec toute l'ardeur possible. S'il ne me l'a pas dit, repartit-il, ce n'étoit pas qu'il voulût m'en faire un mystère; mais

mais c'est qu'apparemment il ne s'est pas souvenu de me le dire. Fût-ce vous qui lui fîtes une infidélité? Me ferez-vous long-tems de pareilles questions? lui demanda-t-elle. Je vous en demande pardon, reprit-il; mais vous êtes si peu faite pour être quittée, qu'elle ne doit pas vous surprendre. Il vous quitta donc? Après lui, qui est-ce qui vous occupa?

Personne, répondit-elle d'un air simple. Long-tems livrée à la douleur de l'avoir perdu, je me flatois que je ne pouvois plus être sensible; mais Mazulhim parut, & je ne me tins point parole.

Parbleu! s'écria-t-il, les femmes sont bien malheureuses & bien cruellement exposées à la calomnie! Cela n'est que trop vrai, dit-elle. Mais, à propos de quoi vous en souvenez-vous à présent? A propos de vous, repartit-il, à qui, puisqu'il faut vous le dire, on a l'injustice de donner un peu plus d'avantures que je vois que vous n'en avez eues. Oh! répondit-elle, cela ne me fâche, ni ne m'étonne. Pour peu qu'une femme ne fasse pas peur, on n' imagine point qu'elle ne soit pas plus sensible qu'il ne le faudroit; & ce font souvent les hommes qu'elle a voulu écouter le moins, que le Public lui donne le plus. Mais, quoi qu'il en soit, cela ne me fait rien. Ne seroit-il donc pas possible de vous obliger à parler d'autres choses? Il n'est donc pas vrai que vous ayiez eu tous les Amans qu'on vous a donnez? lui deman-

da-t-il encore. Zulica ne répondit à cette nouvelle impertinence qu'en haussant les épaules. Ne vous fâchez point de ce que je vous dis, continua-t-il; si vous étiez moins aimable, je croirois plus aisément que vous ne diminuez rien de votre histoire. Pardonnez-moi, répondit-elle aigrement, j'ai eu toute la terre. Enfin, reprit-il, voici ce qu'on m'a dit:

Vos commencemens sont douteux; on fait pourtant que dans votre très-grande jeunesse, passionnée pour les talens, & persuadée que le meilleur moyen pour en acquérir & les perfectionner, est d'intéresser vivement à nous ceux qui les possèdent, vous ne dédaignâtes pas vos maîtres; & que c'est ce qui fait que vous chantez avec tant de goût, & que vous dansez avec tant de grace.

Ah Grand Dieu! Quelle horreur! s'écria Zulica. Vous avez raison de vous récrier là-dessus, Madame, répondit-il froidement; car en effet cela est horrible. Pour moi, je ne vous condamne pas, & je ne saurois même assez vous estimer de ce que dans un âge où les femmes qui un jour doivent être le moins réservées, ont tous les préjugés imaginables, vous avez eu assez de force d'esprit pour sacrifier ceux que votre naissance & l'éducation devoient vous avoir donnés. A votre entrée dans le monde, convaincue qu'on ne sauroit y être trop fausse, vous cachâtes, sous un air prude & froid, le penchant qui vous  
porte

porte aux plaisirs. Née peu tendre, mais excessivement curieuse, tous les hommes que vous vîtes alors, piquèrent votre curiosité, & autant que vous le pûtes, vous les connûtes à fonds. Quand on a autant d'esprit & de pénétration que vous, l'étude d'un homme n'est pas une chose bien difficile; & j'ai ouï dire que celui que vous vous attachâtes le plus à observer, ne vous occupa pas huit jours. Ces amusemens Philosophiques éclaterent; on donna un mauvais tour à vos intentions. Sans renoncer à votre curiosité, vous la modérâtes; cependant ce ne fut pas pour long-tems. Vos occupations particulières n'ayant pas l'aveu de ceux qui en étoient les témoins, vous crûtes devoir vous soustraire à leurs yeux; vous renoncâtes à la solitude, & vous allâtes porter dans le monde ce penchant naturel qui vous portoit à tout connoître.

La Princesse Saheb avoit alors Iskender pour Amant. Vous voulûtes juger par vous-même, si l'on pouvoit se fier à son goût; & vous le lui enlevâtes. Elle ne vous l'a jamais pardonné, & s'en plaint même encore tous les jours.

Ah! juste Ciel! s'écria Zulica outrée de fureur, est-il au monde de plus abominables calomnies!

On m'a assuré, continua-t-il avec le même sang-froid qu'il avoit commencé, que vous quittâtes bien-tôt Iskender, pour prendre Akébar-Mirza, à qui (parce que tout

Prince qu'il étoit, il vous ennuyoit) vous associâtes le Visir Atamulk & l'Emir Noureddin; que le Prince ne vous entretenait jamais que du mauvais état de sa santé, (que vous connoissiez pour être plus déplorable encore qu'il ne disoit) le Visir étant trop occupé des affaires de l'Etat, pour l'être de vos charmes autant qu'il l'auroit dû, & ne vous amusant jamais que des détails de sa profonde politique, & l'Emir, des grandes actions qu'il avoit faites à la guerre, vous vous étiez dégoûtée de trois personnages plus importans qu'aimables.

On ose ajouter que sachant combien il est dangereux à la Cour de se faire des ennemis, vous leur aviez laissé ignorer vos dispositions à leur égard; & que forcée de les ménager, vous vous étiez, avec tout le mystère possible, jettée entre les bras du jeune Vélid, qui moins grand, moins profond, moins guerrier, mais plus agréable que ses rivaux, vous avoit lui seul pendant quelque tems dédommagée de l'ennui qu'ils vous causoient. On dit encore, que voyant Vélid moins amoureux, & ayant besoin pour réveiller son ardeur de lui donner de l'inquiétude, vous aviez pris Jemla; que Vélid fâché de se voir un rival, & vous épiant avec soin, avoit enfin découvert les trois autres; & que toute cette affaire, jusques-là si judicieusement conduite, avoit fini pour vous par l'éclat le plus injurieux, & vous avoit donné les  
plus

plus cruelles & les plus publiques mortifications.

Ah! c'en est trop, interrompit Zulica en se levant; & je vais . . . . Un moment encore, s'il vous plaît, Madame, dit Nafsès en la retenant, on a poussé l'impudence jusques à me dire, que voyant que les affaires réglées ne vous réussissoient pas, haïssant l'amour, mais tenant encore aux plaisirs, vous ne vous étiez plus permis que des amusemens passagers, assez agréables pour remplir vos momens, mais jamais assez vifs pour intéresser votre cœur. Sorte de Philosophie qui, pour le dire en passant, n'a pas laissé de faire quelque progrès dans ce siècle-ci, & dont il seroit aisé de démontrer la sagesse & l'utilité, si c'étoit ici le tems de le faire.

A la fin de ce recit, Zulica se mit à pleurer de fureur, & Nafsès feignant de ne s'en pas appercevoir, continua ainsi: Vous concevez bien que je vous rends trop de justice, que je vous connois trop à présent, pour croire absolument tout ce qu'on m'a dit. Vous me faites trop de grace, répondit-elle. Non, reprit-il modestement, ce que je fais pour vous, est tout simple; & pour savoir l'opinion que je dois en avoir, je n'ai qu'à consulter la façon dont vous vous êtes rendue à mes desirs; mais en ne croyant pas tout, vous sentez bien aussi qu'il est impossible que je ne croie rien.

Pourquoi donc? lui demanda-t-elle, tout ce qu'on vous a dit, est si probable,

que je ne puis concevoir que vous vouliez avoir pour moi un ménagement si déplacé ? Je crois donc seulement , reprit-il , . . . Ah ! croyez tout , Monsieur , interrompit-elle , croyez tout , & ne nous revoyons jamais. Quand vous le mériteriez , répondit-il , c'est un effort dont je ne serois pas capable. Jugez si , en vous croyant innocente , je pourois prendre assez sur moi , être assez barbare , pour faire ce que vous semblez me conseiller ? Non , non , Monsieur , repliqua-t-elle , vous croyez tout ce qu'on vous a dit , vous le croyez ; & vous ne valez pas la peine que je vous defabuse. Ainsi donc , reprit-il , nous allons être brouillez ? Une même soirée aura vû naître & finir votre ardeur ? Car je ne parle pas de la mienne , ajouta-t-il en soupirant ; je ne sens que trop qu'elle sera éternelle.

Oui , Monsieur , répondit Zulica , oui , nous ferons brouillez , & pour jamais. Pour jamais ! s'écria-t-il , c'est-à-dire , que vous me quittez aussi promptement que vous m'avez pris ? C'est , en honneur , une chose que je ne croyois pas possible ! Mais , comment cette constance si prodigieuse dont vous vous piquez , cette ame si délicate sur le sentiment , peuvent-elles s'accommoder d'un procédé pareil ? Quelle cruelle violence n'allez-vous pas vous faire pour me tenir parole ? Que je vous plains ! Après tout , rien n'est plus heureux pour moi , puisque vous deviez changer ,  
que

que de vous voir changer si promptement ; un plus long commerce avec vous m'auroit rendu votre inconstance trop douloureuse. Je me flate pourtant encore que vous ferez vos réflexions ; & que s'il est vrai que votre goût pour moi soit totalement éteint, vous craindrez du moins que je ne puisse dire que, comblé de vos bontés les plus particulières, vous, ayant tous les sujets du monde de vous louer de moi, vous n'avez pas pu gagner sur vous d'être constante seulement vingt-quatre heures. Après les petites libertez que vous m'avez permises, on trouvera votre procédé mauvais, je vous en avertis. Non, continuait-il en s'avançant vers elle, & en la serrant tendrement dans ses bras, non, vous ne ferez pas cette injustice à l'Amant du monde le plus passionné. Qui moi ! s'écria-t-elle en se débattant dans ses bras avec violence, moi ! je serois encore à vous ? Elle ajouta à ce propos tout ce qui pouvoit marquer vivement à Nafsès son indignation contre lui. Ce fut en vain qu'il voulut triompher de ses efforts ; son dépit la servait mieux que n'avoit fait cette sévère vertu pour laquelle elle combattoit si mal-à-propos, il fut obligé de disputer contre elle jusques à des faveurs si peu importantes qu'il n'avoit pas encore cru les lui devoir demander. Elle se défendoit toujours contre lui, lorsqu'un char qu'ils entendirent arrêter, suspendit l'attaque & la résistance.

Voilà sans doute mes gens, Monsieur,

I 5

lui

lui dit-elle, & je pars. Je ne vous presse pas de réfléchir sur ce qui s'est passé entre nous, cela vous seroit inutile; plus on est capable d'un mauvais procédé, moins on est fait pour le sentir.

En achevant ces paroles, elle se leva, & elle alloit sortir, lorsque ce que je dirai demain à Votre Majesté, la força de demeurer. Pourquoi demain? dit le Sultan, pensez-vous que vous ne me le disiez pas aujourd'hui, si j'en avois la fantaisie? Heureusement pour vous, je n'ai sur tout ceci aucune curiosité; & soit demain, soit un autre jour, tout cela m'est indifférent.

---

## CHAPITRE XIX.

*Ab! tant mieux!*

**A**PRE'S ce qui s'étoit passé entre Zulica & Mazulhim, elle devoit peu s'attendre à le revoir; c'étoit cependant lui qui entroit. Elle recula de surprise en le voyant; & les pleurs succédant à son étonnement, elle se laissa tomber sur moi. Il feignit de ne pas remarquer l'état où sa présence la mettoit; & s'avancant vers elle d'un air libre: Je viens, Reine, lui dit-il, vous demander pardon. Un enchaînement d'affaires accablantes, affreuses, des-  
espé.

espérantes, m'a empêché de me rendre à vos ordres. . . . Quoi! vous pleurez. Ah Nafsès! cela n'est pas bien, vous avez abusé de ma facilité, de mon amitié, de ma confiance! . . . Mais, mais, au vrai, je ne comprends rien à tout ceci, moi. Vous êtes fâchée! C'est que j'en suis furieux, désolé, je ne m'en consolerais jamais. Ceci fait une aventure unique, étonnante, du premier rare! . . . Enfin, ne peut-on pas savoir ce que c'est que tout cela? Dites donc vous autres? Vous ne parlez point? Ah! je vois ce que c'est; j'en suis la cause innocente. Vous me croyez infidèle, oui, vous le croyez. Que vous connoissez peu mon cœur! Je reviens à vous mille fois, je dis mille fois, plus tendre, plus épris, plus enchanté que jamais.

Plus Mazulhim feignoit de tendresse, plus Zulica, déconcertée, abattue, s'obstinoit au silence. Nafsès qui jouissoit malignement de sa confusion, craignoit, s'il répondoit à Mazulhim, qu'elle ne profitât de ce tems-là pour se remettre, & attendoit impatiemment qu'elle répondît elle-même. Ce fut en vain. Ils restèrent quelque tems tous trois dans le silence. De grace, éclaircissez-moi ce mystère, dit enfin Mazulhim à Nafsès; est ce de vous ou de moi que Madame a à se plaindre? Ne m'aime-t-elle plus? Vous aime-t-elle? Point du tout, repartit Nafsès; c'est moi, puisqu'il faut vous le dire, que  
 l'in-

l'infidèle juge à propos de ne plus aimer. Nous sommes brouillez. Ah perfide! dit Mazulhim, après les sermens que vous m'aviez faits de m'être toujours fidele...! Quelle horreur! Ce n'est qu'avec une peine extrême que je suis parvenu à consoler Madame de votre perte, répondit Nafsès, c'est une justice que je lui dois; & pour faire mon devoir jusques au bout, je vais, quelque chose qu'il m'en coûte, vous laisser essayer si vous pouvez avec plus de facilité la consoler de la mienne. Adieu, Madame, poursuivit-il en s'adressant à Zulica, mon bonheur n'a pas duré longtems; mais je connois trop la bonté de votre cœur, pour ne pas espérer qu'un jour vous me rendrez ce que votre prévention me fait perdre aujourd'hui. En cas qu'il vous plaise de vous souvenir de moi, soyez sûre que je serai toujours à vos ordres.

Lorsque Nafsès fut parti, Zulica se leva brusquement, & sans regarder Mazulhim, voulut sortir aussi. Non, Madame, lui dit-il d'un air respectueux, je ne puis me déterminer à vous quitter sans m'être justifié; il se pourroit aussi que vous eussiez quelques petites excuses à me faire, & de quelque façon que ce soit, il me paroît indécent que nous nous séparions sans nous être expliqués. Garderez-vous toujours le silence? Ne vous souvient-il plus que vous m'aviez promis une constance éternelle? Ah Monsieur! répondit-elle en pleu-

pleurant, n'ajoutez pas à vos autres indignitez, celle de me parler encore d'un amour que vous n'avez jamais ressenti. Hé bien, repliqua-t-il, voilà les femmes! On manque malgré soi, on en gémit, on sèche, on languit de douleur; & lorsqu'on n'a mérité que d'être plaint, que l'on revient plein des plus tendres transports se jeter aux pieds de ce qu'on aime, on se trouve abhorré! Après tout, vous seriez moins injustes, si vous étiez moins délicates. Avec les ames sensibles, on n'a jamais de petits torts. Je vous remercie de votre colere, pourtant; sans elle, j'aurois peut-être ignoré toute ma vie combien vous m'aimez, & je vous en aurois moi-même aimée moins. Mais, dites-moi donc, ajouta-t-il en s'approchant d'elle familièrement, êtes-vous réellement bien fâchée?

Zulica ne répondit à cette question qu'en le regardant avec le dernier mépris. C'est qu'au fonds, continua-t-il, il me seroit bien aisé de me justifier; mais oui, ajouta-t-il en lui voyant hausser les épaules, très-aisé, je ne dis rien de trop. Car, voyons, quels sont mes torts avec vous?

En vérité, s'écria-t-elle, j'admire votre imprudence! Me faire venir ici, ne vous y pas rendre; tout mauvais, tout impertinent, tout méprisable, même qu'est ce procédé, vous êtes fait pour l'avoir, il ne m'a point étonnée; mais y joindre la dernière perfidie! m'envoyer ici un incon-

nu

nu que vous instruisiez de ma foiblesse quand vous devriez la cacher à toute la terre. . . .  
Oui, la cacher ! interrompit-il ; ce seroit un beau mystere & fort utile , au-reste , que celui-là. Pensez-vous qu'une affaire entre personnes comme nous , puisse s'ignorer ? Mais je suppose que , contre votre expérience même , vous vous fussiez assez aveuglée pour croire qu'on ne vous nommeroit pas , en quoi ( permettez-moi de vous le demander ) vous ai-je exposée ? Notre secret n'est-il pas mieux entre les mains d'un homme d'un certain rang , qu'entre celles d'un esclave ? Avois-je même alors pour vous l'envoyer , celui qui a auprès de moi le détail de ces sortes de choses , & n'étoit-il pas ici à nous attendre ? Le tems me pressoit. J'ai choisi pour vous instruire de ce qui m'arrivoit , celui de mes amis à qui je fais le plus de mœurs ; Nafsès enfin qui , outre des mœurs a de l'esprit , est l'homme du monde qui assurément mérite le plus d'être vû avec plaisir , & à qui , j'ose le dire , on doit le plus d'estime & de considération.

Au-reste , je prendrai la liberté de vous dire que je ne vois pas bien pourquoi , après les remercimens que vous l'avez si généreusement mis à portée de vous faire , vous vous plaignez de ce que je vous l'ai envoyé. Entre-nous , cet article pouroit mériter éclaircissement. Vous ne me le donnerez pourtant qu'en cas qu'il vous plaise de le faire ; car , soit dit sans vous  
fâ-

fâcher, je ne suis, ni aussi curieux, ni aussi incommode que vous.

Que d'impertinence & de fatuité ! s'écria Zulica. Doucement, s'il vous plaît, Madame, sur les exclamations de ce genre, dit vivement Mazulhim; tel que vous me voyez, il y a mille choses sur lesquelles je pourrais me recrier aussi, & je vous demande en grace de ne pas m'obliger à prendre ma revanche. Si vous voulez bien me faire l'honneur de m'en croire, nous nous perlerons amicalement; peut-être y gagnerez-vous autant que moi. Voyons un peu? La présence de Nassès vous a fâchée d'abord, je n'en doute pas; & ce dont je doute aussi peu, c'est que pour vous mettre à l'aise avec lui, vous l'avez accablé de toutes les faveurs que vous aviez la bonté de me destiner.

Quand cela seroit, répondit fierement Zulica. . . . J'entends, interrompit-il, cela est. Hé bien, oui, reprit-elle courageusement, oui, je l'ai aimé. N'abusons pas ici des mots, répliqua-t-il; vous ne l'avez point aimé, mais cela est revenu au même. Convenez, puisqu'à présent vous le connoissez un peu, que c'est un homme d'un rare mérite.

Ce que j'en fais, repartit-elle froidement, c'est que s'il est fat, insolent, & sans égards, il a du moins de quoi se le faire pardonner, & que tel qui ose prendre les mêmes tons, auroit plus d'une raison pour être modeste.

Tou-

Toute détournée qu'est cette épigramme, reprit-il, je sens à merveilles qu'elle s'adresse à moi, & je veux bien, sans que cela tire à conséquence, vous donner la petite consolation de me l'entendre avouer. Je pousserai même les égards beaucoup plus loin, & ne me permettrai pas une justification dont peut-être la politesse seroit blessée.

Que vous tenez de misérables propos ! s'écria-t-elle en le regardant d'un air de pitié, & que le ton railleur & léger convient mal à une *espèce* comme vous ! Vous aurez beau faire, Madame, répondit-il, je ne m'écarterai, ni du respect que je vous dois, ni du plan sur lequel j'ai résolu de vous entretenir. Je ne serai pas fâché de vous offrir en ma personne un modèle de modération ; peut-être qu'en ne me voyant point me démentir, vous serez tentée de m'imiter. Vous l'exercerez donc tout seul, cette modération si vantée, repartit-elle en se levant ; car je vais . . . Non, s'il vous plaît, Madame, dit-il en la retenant, vous ne me quitterez point ; ce n'est pas ainsi que des gens comme nous doivent finir : pour votre honneur, pour le mien, nous devons mutuellement nous prêter à un éclaircissement, & éviter un éclat qui seroit beaucoup plus à craindre pour vous que pour moi. En un mot, Zulica, vous m'écouteriez.

Soit que Zulica sentît le tort que cette aventure pouvoit lui faire si elle se répandoit,

doit, & qu'elle crût, toutes réflexions faites, ne devoir rien oublier pour engager Mazulhim au silence; soit que trop méprisable pour être long-tems fâchée qu'on la méprisât; sa colere commença à se calmer. Elle se rejetta sur le Sopha, mais sans regarder Mazulhim, qui peu touché de cette marque de dépit, reprit ainsi son discours: Vous convenez que vous avez pris Nafsès. Un autre vous diroit que communément une femme ne s'engage dans une nouvelle affaire, que quand celle qu'elle avoit, est entierement rompue; & là-dessus il vous accableroit de tout le mépris qu'en apparence semble mériter cette conduite: pour moi qui ai assez d'usage du monde pour sentir comment cela s'est fait, loin de vous en faire un mauvais gré, je vous en aime davantage.

Ce n'étoit cependant pas l'effet que je voulois produire sur votre cœur, répondit-elle. Vous n'en pouvez rien savoir, repliqua-t-il. Dans le trouble où vous étiez, étoit-il possible que vous démêlassiez les motifs qui vous faisoient agir? Vous me croyez inconstant, on vous pressoit de vous venger; si vous m'aviez moins aimé, vous ne l'auriez pas fait, & Nafsès auroit tenté vainement de vous mener aussi loin qu'il l'a fait. Il n'appartient, croyez-moi, qu'à la passion la plus vive, d'inspirer ces mouvemens qui ne laissent pas aux réflexions le tems ou la liberté d'agir. Je

ne saurois assez m'étonner que Nafsès ait été assez peu délicat pour vouloir profiter du moment où vous vous trouviez, ou assez aveuglé pour ne pas voir que, même entre ses bras, vous étiez toute à un autre, & que sans votre amour pour moi, vous ne l'auriez jamais rendu heureux.

Oh ! non, répondit-elle, il m'a plu, & je vous ai fait assurément une infidélité dans toutes les règles. Vanité toute pure de votre part ! repliqua-t-il ; n'allez pas croire cela, rien n'est moins vrai.

Comment donc ? dit-elle, rien n'est moins vrai ! Je trouve assez singulier que vous vouliez savoir mieux que moi ce qui en est. Je le fais pourtant si bien que je pourois vous dire mot à mot comment il s'y est pris pour vous séduire, répondit-il. Nafsès vous a trouvé belle ; il a mieux aimé vous instruire des desirs que vous lui donniez, que de me justifier ; & je parerois même que loin de vous parler en ma faveur, il a . . . . Cela n'est pas douteux, interrompit-elle. Ne vous dis-je pas ? continua-t-il. Quel misérable triomphe a-t-il remporté là, & qu'il est peu flateur ! Après tout, il y a des gens à qui il faut pardonner ces petits stratagèmes ; ils en ont besoin pour plaire.

Quoi ! lui dit-elle avec étonnement, vous oseriez me soutenir que vous n'êtes point infidèle. Assurément, reprit-il, je ne l'étois pas ; & c'est ce qui rend votre aventure si plaisante. Vous n'étiez pas coupable ! répéta-t-elle ; qu'étiez-vous donc

donc devenu ? Je ne suis, repliqua-t-il, sorti de chez l'Empereur, qu'à l'heure à laquelle vous m'avez vû arriver ici ; & Zâdis même à qui, par parenthèse, on a fait mille plaisanteries sur ce qu'il a été hier perdu tout le jour, ne m'a point quitté ; il peut vous le dire.

Au nom de Zâdis, Zulica frémit, & regarda en rougissant Mazulhim, qui sans paroître remarquer aucun de ses mouvemens, continua ainsi :

Quoique j'aie toujours pour vous un goût fort vif, vous concevez bien que nous ne vivrons plus ensemble dans cette intimité que vous m'aviez permise. Ce n'est pas que je ne vous pardonne tout ; mais un commerce lié ne nous convient plus. Au reste, nous nous étions pris plus de fantaisie que d'amour ; ce n'étoit point le sentiment qui nous unissoit ; ce qui arrive, ne doit ni vous mortifier, ni me déplaire, ni nous empêcher de céder au caprice, si, sans vouloir nous reprendre, nous nous en trouvons quelquefois susceptibles l'un pour l'autre. Je me flate, répondit-elle dédaigneusement, qu'en faisant cet arrangement, vous en sentez tout le ridicule, & que vous n'espérez pas de m'y faire consentir. Pardonnez-moi, reprit-il ; vous êtes trop raisonnable pour ne pas sentir ce que l'on doit d'égards & de ménagemens à ses anciens amis. D'ailleurs, vous n'ignorez pas qu'aujourd'hui c'est un usage établi de former autant d'affaires que

l'on peut, & d'accorder tout à ses nouvelles connoissances, sans pour cela retrancher rien aux anciennes. Vous trouverez bon que les choses s'arrangent comme j'ai l'honneur de vous le dire, & que je regarde ce point-là comme très-décidé entre nous.

A ce honteux marché, Zulica très-digne qu'on le fît avec elle, s'offensa pourtant de ce que Mazulhim osoit la croire capable de ce qu'elle faisoit tous les jours, & voulut le prendre avec lui sur un ton de dignité qui ne la rendant que plus méprisable, ne l'encouragea que plus à ne la pas ménager.

S'il n'étoit pas si tard, lui dit-il, je vous prouverois que loin que vous ayiez à vous plaindre de moi, vous avez mille remerciemens à me faire. Je n'ignore pas que Zâdis a passé hier chez vous toute la journée & une grande partie de la nuit. Plus curieux que je n'étois jaloux, & sûr que vous manqueriez à la parole que vous m'aviez donnée de ne le jamais revoir, je vous ai fait observer tous deux. . . . Il n'étoit pas besoin, interrompit-elle, que vous en prissiez la peine. Je n'ai point prétendu me cacher; & le motif qui m'a fait recevoir hier Zâdis chez moi, ne peut jamais que me faire honneur. Ah! ah! dit-il d'un air surpris, cela est très-particulier! Votre air railleur n'empêchera point que je ne dise vrai, repliqua-t-elle: je n'avois pas encore rompu absolument  
avec

avec lui; & c'étoit pour lui annoncer que je ne le verrois jamais . . . que vous passâtes, interrompit-il, tout le jour & toute la nuit avec lui. Je ne vous contredis pas sur le motif, tout extraordinaire qu'il est; car enfin vous avouerez qu'il est rare qu'une femme se renferme vingt-quatre heures avec un homme quand elle ne veut que se brouiller avec lui. Mais, comme une chose, pour être sans exemple, peut n'en être pas moins sensée, je conçois, moi qui ne cherche uniquement qu'à vous justifier, que Zâdis recevant de vous la confirmation de son malheur, en a pensé mourir de desespoir à vos genoux, & que touchée de l'abattement où votre inconstance le jettoit, vous l'avez consolé avec toute l'humanité dont vous êtes capable, sans que vos soins pour lui prissent rien sur la fidélité que vous m'aviez jurée. Un homme desespéré est peu raisonnable, on a de la peine à l'amener à une conduite sensée; il faut dire, redire, retourner mille fois la même chose, effuyer des regrets, des reproches, des larmes, de la fureur; rien ne prend plus de tems. Au-reste, je vous dirai que vous n'avez pas à regretter celui que vous avez employé à tâcher de calmer Zâdis; il étoit aujourd'hui d'une gayeté charmante. Zâdis gai! Cela vous paroît-il concevable! Si, comme je me garderai bien d'en douter, vous me dites vrai, ou vos conseils ont eu bien de l'empire sur lui, ou

pour vous regretter aussi peu qu'il le fait, il falloit qu'il vous aimât bien foiblement. Si l'un fait honneur à votre esprit, l'autre en fait assez peu à vos charmes; mais je ne vous afflige pas, vous savez à quoi vous en teniez là-dessus. A tout événement, vous deviez bien lui recommander de paroître triste, au moins pour le tems que vous pouviez avoir besoin de me tromper.

Zulica, à ces paroles, voulut essayer de se justifier; mais Mazulhim l'interrompant: Tout ce que vous pourriez me dire, Madame, lui dit-il, seroit inutile. Épargnez-vous une justification que je ne vous demande, ni ne veux recevoir, & qui vous coûteroit sans me satisfaire. Adieu, ajouta-t-il en se levant, il est tard, & nous devrions déjà nous être séparés. Ah! à propos, que ferez-vous de Nafsès.

Zulica, à cette question, parut étonnée. Ce que je vous demande, poursuivit-il, me paroît sensé. Vous vous êtes quitté mal, & il me semble qu'en cela vous avez manqué de prudence. Si vous faites bien, vous le reverrez; croyez-moi, évitez un éclat. Il ne doit pas vous être plus difficile de le garder en le haïssant, qu'il ne vous l'a été de le prendre sans l'aimer. Si vous vous obstinez à ne le pas recevoir, il parlera peut-être; & quoique rien assurément ne soit si simple que ce que vous avez fait, il se trouveroit des gens assez noirs, assez injustes, pour vous  
don-

donner le tort, & pour faire d'une chose toute ordinaire, l'histoire la plus singulière & la plus ridicule. Ce n'est pas, dans le fonds, ce qu'on en dira qui doit vous inquiéter. Quand on porte un certain nom, qu'on est d'un certain rang, une affaire de plus, ou de moins, n'est pas une chose à laquelle on doit regarder de si près; mais c'est qu'il faut éviter de se faire des ennemis. Demain, je vous le présenterai. Moi! s'écria-t-elle, je vous reverrois! Eh oui, répondit-il en lui présentant la main pour descendre, il faudra prendre cela sur vous. Si par hazard Zâdis est assez extraordinaire pour le trouver mauvais, comptez sur moi; ou il sera forcé de vous quitter, ou il s'accoutumera à la fin à nous voir vous faire assiduellement notre cour.

En achevant ces paroles, il lui offrit encore la main; & voyant qu'elle s'obstinoit à la refuser: Quelle misère! lui dit-il en la lui prenant malgré elle, vous faites l'enfant à un point qui n'est pas supportable.

Alors ils sortirent. Ils sortirent! s'écria le Sultan, ah! le grand mot; c'est, à mon gré, le meilleur de votre histoire. Et ne revinrent-ils pas? Je ne revis plus Zulica, répondit Amanzei; mais je vis encore long-tems Mazulhim. Et toujours, dit le Sultan, comme vous savez. . . ? Parbleu! c'étoit un rare garçon! Quelle femme eut-il après Zulica? Beaucoup qui  
ne

ne valaient pas mieux qu'elle, & quelques-unes qui ne méritoient pas de l'avoir, & dont le deslin me faisoit pitié. Mais à propos, demanda Schah-Baham à la Sultane, n'avez-vous pas trouvé que Mazulhim traite bien mal cette Zulica? Je la trouve si méprisable, répliqua la Sultane, que je voudrois, s'il étoit possible, qu'il l'eût encore plus punie. Il m'a semblé, à moi, répartit le Sultan, qu'elle étoit trop douce avec lui; cela n'est pas dans la nature. Et moi, je crois le contraire, dit la Sultane. Une femme telle que Zulica n'a point de ressources contre le mépris; & comme l'ignominie de sa conduite la livre aux plus cruelles insultes, la bassesse de son caractère, & cette honte intérieure dont malgré elle-même elle se sent toujours accablée, ne lui laissent pas la force de les repousser. D'ailleurs, quand il feroit vrai qu'Amanzei eût outré l'humiliation de Zulica, loin de lui en faire des reproches, je lui saurois bon gré. Ce feroit en quelque façon donner des préceptes de vice, que de le peindre heureux & triomphant. Oh! oui, reprit le Sultan, cela est bien nécessaire! Mais laissons cela, la dispute m'aigrit, & je ne doute point que je ne me fâchasse, si nous parlions plus long-tems. Quand vous eûtes quitté Mazulhim, où allâtes-vous, Amanzei?

CHA-

## CHAPITRE XX.

*Amusemens de l'Ame.*

QUELQUES plaisirs que je trouvasse dans la petite maison de Mazulhim, l'intérêt de mon Ame me força de m'en arracher, & persuadé que ce ne seroit pas là que je trouverois ma délivrance, j'allai chercher quelque maison où je fusse, s'il étoit possible, plus heureux que dans toutes celles que j'avois déjà habitées. Après plusieurs courses qui n'offrirent à mes yeux que des choses que j'avois déjà vûes, ou des faits peu dignes d'être racontés à Votre Majesté, j'entrai dans un vaste Palais qui appartenoit à un des plus Grands Seigneurs d'Agra. J'y errai quelque tems. Enfin, je fixai ma demeure dans un cabinet orné avec une extrême magnificence, & beaucoup de goût, quoique l'un semble toujours exclure l'autre. Tout y respiroit la volupté: les ornemens, les meubles, l'odeur des parfums exquis qu'on y brûloit sans cesse, tout la retraçoit aux yeux, tout la portoit dans l'ame. Ce cabinet enfin auroit pu passer pour le temple de la moleste, pour le vrai séjour des plaisirs.

Un instant après que je m'y fus placé, je vis entrer la divinité à qui j'allois ap-

*II. Partie,*

L.

par.

partenir. C'étoit la fille de l'Omrah chez qui j'étois. La jeuneſſe, les graces, la beauté, ce je ne fais quoi qui ſeul les fait valoir, & qui plus puiſſant, plus marqué qu'elles-mêmes, ne peut cependant jamais être défini, tout ce qu'il y a de charmes & d'agrémens, compoſoit ſa figure. Mon Ame ne put la voir ſans émotion; elle éprouva à ſon aſpect mille ſenſations délicieuſes que je ne croyois pas à ſon uſage. Deſtiné à porter quelquefois une ſi belle perſonne, non ſeulement je ceſſai de me tourmenter ſur mon ſort, mais même je commençai à craindre d'être obligé de commencer une nouvelle vie.

Ah Brama! me diſois-je, quelle eſt donc la félicité que tu prépares à ceux qui t'ont bien ſervi, puis que tu permets que les Ames que ton juſte courroux a reprouvées, jouiſſent de la vûe de tant d'attraits! Viens, continuois-je avec tranſport, viens, image charmante de la divinité! viens calmer une Ame inquiète qui déjà ſeroit confondue avec la tienne, ſi des ordres cruels ne la retenoient pas dans ſa priſon.

Il ſembla dans cet inſtant que Brama voulût exaucer mes vœux. Le ſoleil étoit alors à ſon plus haut point; il faiſoit une chaleur exceſſive. Zéinis ſe prépara bientôt à jouir des douceurs du ſommeil, & tirant elle-même les rideaux, ne laiſſa dans le cabinet que ce demi-jour ſi favorable au ſommeil & aux plaiſirs, qui ne déroboit rien aux regards, & ajouta à leur

volupté, qui rend enfin la pudeur moins timide, & lui laisse accorder plus à l'amour.

Une simple tunique de gaze, & presque toute ouverte, fut bien-tôt le seul habillement de Zéinis. Elle se jetta sur moi nonchalamment. Dieux! avec quels transports je la reçus! Brama, en fixant mon Ame dans des Sopha, lui avoit donné la liberté de s'y placer où elle le voudroit; qu'avec plaisir en cet instant j'en fis usage!

Je choisiss avec soin l'endroit d'où je pouvois le mieux observer les charmes de Zéinis, & je me mis à les contempler avec l'ardeur de l'Amant le plus tendre, & l'admiration que l'homme le plus indifférent n'auroit pu leur refuser. Ciel! que de beautés s'offrirent à mes regards! Le sommeil enfin vint fermer ces yeux qui m'inspiroient tant d'amour.

Je m'occupai alors à détailler tous les charmes qu'il me restoit encore à examiner, & à revenir sur ceux que j'avois déjà parcourus. Quoique Zéinis dormît assez tranquillement, elle se retourna quelquefois, & chaque mouvement qu'elle faisoit, dérangeant sa tunique, offroit à mes avides regards de nouvelles beautés. Tant d'appas acheverent de troubler mon Ame. Accablée sous le nombre & la violence de ses desirs, toutes ses facultés demeurèrent quelque tems suspendues. C'étoit en vain que je voulois former une idée, je sentoiss seulement que j'aimoiss, & sans prévoir,

ou craindre les suites d'une aussi funeste passion, je m'y abandonnois tout entier.

Objet délicieux! m'écriai-je enfin, non, tu ne peux pas être une mortelle; tant de charmes ne font pas leur partage! au-dessus même des êtres Aériens, il n'en est point que tu n'effaces! Ah! daigne recevoir les hommages d'une Ame qui t'adore; garde-toi de lui préférer quelque vil mortel! Zéinis! Divine Zéinis! non, il n'en est point qui te mérite; non, Zéinis! puisqu'il n'en est point qui puisse te ressembler!

Pendant que je m'occupois de Zéinis avec tant d'ardeur, elle fit un mouvement, & se retourna. La situation où elle venoit de se mettre, m'étoit favorable, & malgré mon trouble je songeai à en profiter. Zéinis étoit couchée sur le côté, sa tête étoit panchée sur un couffin du Sopha, & sa bouche le touchoit presque. Je pouvois, malgré la rigueur de Brama, accorder quelque chose à la violence de mes desirs; mon Ame alla se placer sur le couffin, & si près de la bouche de Zéinis, qu'elle parvint enfin à s'y coller toute entière.

Il y a, sans doute, pour l'Ame des délices que le terme de plaisir n'exprime pas, pour qui même celui de volupté n'est pas encore assez fort. Cette yvresse douce & impétueuse où mon Ame se plongea, qui en occupa si délicieusement toutes les facultez, cette yvresse ne sauroit se peindre!

Sans

Sans doute notre Ame embarrassée de ses organes, obligée de mesurer ses transports sur leur foiblesse, ne peut, quand elle se trouve emprisonnée dans un corps, s'y livrer avec autant de force que lorsqu'elle en est dépouillée. Nous la sentons même quelquefois dans un vif mouvement de plaisir, qui voulant forcer les barrières que le corps lui oppose, se répand dans toute sa prison, y porte le trouble & le feu qui la dévore, cherche vainement une issue, & accablée des efforts qu'elle a faits, tombe dans une langueur qui pendant quelque tems semble l'avoir anéantie. Telle est, à ce que je crois du moins, la cause de l'épuisement où nous jette l'excès de la volupté.

Tel est notre sort, que notre Ame toujours inquiète au milieu des plus grands plaisirs, est réduite à en désirer plus encore qu'elle n'en trouve. La mienne collée sur la bouche de Zéinis, abîmée dans sa félicité, chercha à s'en procurer une encore plus grande. Elle essaya, mais vainement à se glisser toute entière dans Zéinis; retenue dans sa prison par les ordres cruels de Brama, tous ses efforts ne purent l'en délivrer. Ses élans redoublent, son ardeur, la fureur de ses desirs, échauffèrent apparemment celle de Zéinis. Mon Ame ne s'aperçut pas plutôt de l'impression qu'elle faisoit sur la sienne, qu'elle redoubla ses efforts. Elle erroit avec plus de vivacité sur les lèvres de Zéinis, s'élançoit

avec plus de rapidité , s'y attachoit avec plus de feu. Le desordre qui commençoit à s'emparer de celle de Zéinis , augmenta le trouble & les plaisirs de la mienne. Zéinis soupira, je soupirai; sa bouche forma quelques paroles mal articulées; une aimable rougeur vint colorer son visage. Le songe le plus flateur vint enfin égarer ses sens. De doux mouvemens succéderent au calme dans lequel elle étoit plongée. Oui, tu m'aimes! s'écria-t-elle tendrement, Quelques mots interrompus par les plus tendres soupirs, suivirent ceux-là. Doutes-tu, continua-t-elle, que tu ne sois aimé?

Moins libre encore que Zéinis, je l'entendois avec transport, & n'avois plus la force de lui répondre. Bien-tôt son ame aussi confondue que la mienne, s'abandonna toute au feu dont elle étoit dévorée; un doux frémissement.... Ciel! que Zéinis devint belle!

Mes plaisirs & les siens se dissipèrent par son réveil. Il ne lui resta plus de la douce illusion qui avoit occupé ses sens, qu'une tendre langueur à laquelle elle se livra avec une volupté qui la rendoit bien digne des plaisirs dont elle venoit de jouir. Ses regards où l'amour même regnoit, étoient encore chargés du feu qui couloit dans ses veines. Quand elle put ouvrir les yeux, ils avoient déjà perdu de l'impression voluptueuse que mon amour & le trouble de ses sens y avoient mise; mais qu'ils étoient encore touchans! Quel mortel, en se de-  
vant

vant le bonheur de les voir ainsi, ne seroit expiré de l'excès de sa tendresse & de sa joye!

Zéinis! m'écriois-je avec transport, aimable Zéinis! c'est moi qui viens de te rendre heureuse; c'est à l'union de ton ame & de la mienne, que tu dois tes plaisirs; ah! puisses-tu les lui devoir toujours & ne répondre jamais qu'à mon ardeur! Non, Zéinis, il n'en peut jamais être de plus tendre & de plus fidele. Ah! si je pouvois soustraire mon Ame au pouvoir de Brama, ou qu'il pût l'oublier, éternellement attachée à la tienne, ce seroit par toi seule que son immortalité pouroit devenir un bonheur pour elle, & qu'elle croiroit perpétuer son être! Si je te perds jamais, ame que j'adore, eh! comment dans l'immensité de la nature, ou accablé de ces liens cruels dont Brama me chargera peut-être, pourai-je te retrouver! Ah Brama! si ton pouvoir suprême m'arrache à Zéinis, fais au moins que quelque douloureux que me soit son souvenir, je ne le perde jamais!

Pendant que mon Ame parloit si tendrement à Zéinis, cette fille charmante sembloit s'abandonner à la plus douce rêverie, & je commençai à m'allarmer de la tranquillité avec laquelle elle avoit pris ce songe, dont quelques instans auparavant je trouvois tant à me féliciter. Zéinis, me disois-je, est sans doute accoutumée aux plaisirs qu'elle vient de goûter. Quelque chose qu'ils aient pris sur ses sens, ils n'ont

point étonné son imagination : elle rêve ; mais elle ne paroît pas se demander la cause des mouvemens dont elle a été agitée. Familiarisée avec ce que l'amour a de plus doux & de plus tendres transports, je n'ai fait que lui en retracer l'idée. Un mortel plus heureux a déjà développé dans le cœur de Zéinis ce germe de tendresse que la nature y a mis. C'est son image, non mon ardeur qui l'a enflammée : elle connoît l'amour, elle en a parlé ; elle sembloit au milieu de son trouble, être occupée du soin de rassurer un Amant qui peut-être est accoutumé à porter entre ses bras ses craintes & son inquiétude. Ah Zéinis ! s'il est vrai que vous aimiez, que dans l'état où m'a mis la colere de Brama, mon sort va devenir horrible !

Mon Ame erroit entre toutes ces idées, lorsque j'entendis fraper doucement à la porte. La rougeur de Zéinis à ce bruit imprévu augmenta mes craintes. Elle raccommoda avec promptitude le dérangement où les erreurs de son sommeil l'avoient laissée ; & plus en état de paroître, elle ordonna qu'on entrât. Ah ! me dis-je avec une extrême douleur, c'est peut-être un rival qui va s'offrir à ma vûe : s'il est heureux, quel suplice ! s'il le devient, que Zéinis soit telle que quelquefois je la suppose, & que ce soit à elle que je doive ma délivrance, quel coup affreux pour moi si je suis forcé de me séparer d'elle après les sentimens qu'elle m'a inspirés !

Quoi-

Quoique par la connoissance que j'avois des mœurs d'Agra, je dusse être rassuré contre la crainte de quitter Zéinis, & qu'il fût assez vraisemblable qu'à l'âge de quinze ans à-peu-près qu'elle paroïssoit avoir, elle n'eût pas tout ce que Brama demandoit pour me rendre à une autre vie, il se pouvoit aussi que j'eusse tout à craindre d'elle de ce côté-là, & quelque cruel qu'il fût pour moi d'être témoin des bontez qu'elle auroit pour mon rival, je préférois ce succès à celui de la perdre.

A l'ordre de Zéinis, un jeune Indien, de la figure la plus brillante, étoit entré dans le cabinet. Plus il me parut digne de plaire, plus il excita ma haine. Elle redoubla à l'air dont Zéinis le reçut. Le trouble, l'amour & la crainte se peignirent tour à tour sur son visage. Elle le regarda quelque tems avant que de lui parler. Il me parut aussi agité qu'elle; mais à son air timide & respectueux, je jugeai que s'il étoit aimé, on ne le favorisoit pas encore. Malgré son trouble & son extrême jeunesse, (car il ne me parut gueres plus âgé que Zéinis) il sembloit n'en être pas à sa première passion; & je commençai à espérer que je n'aurois de cette aventure, que le chagrin que je pouvois le mieux supporter.

Ah Phéleas! lui dit Zéinis avec émotion, que venez-vous chercher ici? Vous, que j'espérois y trouver, répondit-il en se jetant à ses genoux, vous, sans qui je ne puis vivre, & qui voulûtes bien hier me promet-

mettre de me voir sans témoins. Ah! n'espérez pas, reprit-elle vivement, que je vous tienne parole; fortons, je ne veux pas rester plus long-tems dans ce cabinet. Zéinis, repliqua-t-il, m'enviez-vous le bonheur de rester seul un moment avec vous? & ce peut-il que vous vous repentiez si-tôt de la première faveur que vous m'accordez? Mais, répondit-elle d'un air embarrassé, ne puis-je pas vous parler ailleurs qu'ici? & si vous m'aimiez, vous obstineriez-vous à me demander une chose pour laquelle j'ai tant de répugnance?

Phéleas sans lui répondre, lui saisit une main, & la baisa avec toute l'ardeur dont j'aurois été capable. Zéinis le regardoit languissamment; elle soupiroit. Encore émue de ce songe qui lui avoit peint son Amant si pressant, & où elle avoit été si foible, disposée encore plus à l'amour par les impressions qui lui en étoient restées, chaque fois que ses yeux se tournoient vers Phéleas, ils devenoient plus tendres, & reprenoient insensiblement un peu de cette volupté que mon amour y avoit mise quelques momens auparavant.

Malgré le peu d'expérience de Phéleas, sa tendresse qui le rendoit attentif à tous les mouvemens de Zéinis, les lui laissoit assez remarquer pour qu'il ne pût pas douter qu'elle le voyoit avec plaisir. Zéinis, d'ailleurs, simple & sans art, ne cachant à Phéleas que par pudeur l'état où sa présence la mettoit, en croyant lui dérober

rober beaucoup du trouble dont elle étoit agitée, le lui montrait tout entier. Phélas n'en favoit pas assez pour triompher d'une coquette dont la fausse vertu & les airs décens l'auroient effrayé; mais il n'étoit que trop dangereux pour Zéinis qui, pressée par son amour, ignoroit, même en craignant de céder, la façon dont elle auroit pu se défendre.

Avec quelque plaisir qu'elle vit Phélas à ses genoux, elle le pria de se lever. Loin de lui obéir, il les lui ferroit avec une expression si tendre & des transports si vifs, que Zéinis en soupira. Ah Phélas! lui dit-elle avec émotion, sortons d'ici, je vous en conjure. Me craignez-vous toujours? lui demanda-t-il tendrement. Ah Zéinis! que mon amour vous touche peu! Que pouvez-vous craindre d'un Amant qui vous adore, qui presque en naissant fut soumis à vos charmes, & qui depuis, uniquement touché d'eux, n'a voulu vivre que pour vous! Zéinis! ajouta-t-il en versant des larmes, voyez l'état où vous me réduisez!

En achevant ces paroles, il leva sur elle ses yeux chargés de pleurs. Elle le fixa quelque tems d'un air attendri; & cédant enfin aux transports que l'amour & la douleur de Phélas lui causoient: Ah cruel! lui dit-elle d'une voix étouffée par les pleurs qu'elle tâchoit de retenir, ai-je mérité les reproches que vous me faites, & quelles preuves puis-je vous donner de ma tendres-

se,

se, si après toutes celles que vous en avez reçues, vous voulez en douter encore? Si vous m'aimiez, répondit-il, ne vous oublieriez-vous pas avec moi dans cette folitude, & loin d'en vouloir sortir, auriez-vous quelque autre crainte que celle qu'on ne vint nous y troubler? Hélas! reprit-elle naïvement, qui vous dit que j'en aie d'autres?

A ces mots, Phéleas quittant brusquement ses genoux, courut à la porte, & la ferma. En revenant, il rencontra Zéinis, qui devinant ce qu'il alloit faire, s'étoit levée pour l'en empêcher; il la prit entre ses bras, & malgré la résistance qu'elle lui oppoisoit, il la remit sur moi, & s'y assit auprès d'elle.

---

### CHAPITRE DERNIER.

**J**E ne fais si Zéinis imagina que, quand une porte est fermée, il est inutile de se défendre, ou si craignant moins d'être surprise, elle même se craignoit plus; mais à peine Phéleas fut-il auprès d'elle, que rougissant moins de ce qu'il faisoit, que de ce qu'elle appréhendoit qu'il ne voulût faire; avant même qu'il lui demandât rien, d'une voix tremblante & d'un air interdit, elle le supplia de vouloir bien ne lui rien demander. Le ton de Zéinis étoit plus tendre qu'impofant, & ne fâcha ni ne contint Phéleas. Couché auprès d'elle, il la ferroit dans ses bras avec tant de fureur, que Zéinis en commençant à connoître  
com.

combien elle devoit le craindre, malgré elle partagea ses transports.

Quelque émue qu'elle fût, elle tâcha de le débarasser des bras de Phéleas; mais c'étoit avec tant d'envie d'y rester, que pour rendre ses efforts inutiles, il n'eut pas besoin d'en employer de bien grands. Ils se regarderent quelque tems sans se rien dire; mais Zéinis sentant augmenter son trouble, & craignant enfin de ne pouvoir pas en triompher, pria, mais doucement, Phéleas de vouloir bien la laisser.

Ne voudrez-vous donc jamais me rendre heureux? lui demanda-t-il. Ah! répondit-elle avec une étourderie que je ne lui ai pas encore pardonnée, vous ne l'êtes que trop, & avant que vous vinssiez, vous l'avez été bien davantage.

Plus ces paroles parurent obscures à Phéleas, plus il lui parut nécessaire d'apprendre de Zéinis ce qu'elles vouloient dire. Il la pressa long-tems de les lui expliquer, & quelque répugnance qu'elle eût à parler davantage, il la pressoit si tendrement, la regardoit avec tant de passion, qu'enfin il acheva de la troubler. Mais, si je vous le dis, dit-elle d'une voix tremblante, vous en abuserez. Il lui jura que non, avec des transports qui, loin de la rassurer sur ses craintes, ne devoient pas lui laisser douter qu'il ne lui manquât de parole. Trop émue pour pouvoir former cette idée, ou trop peu expérimentée pour connoître toute la force de la confiance qu'el-

qu'elle alloit lui faire; après s'être encore foiblement défendue contre ses empressements, elle lui avoua qu'un moment avant qu'il entrât, s'étant endormie, elle l'avoit vû, mais avec des transports dont elle n'avoit jamais eu d'idée. Etois-je entre vos bras, lui demanda-t-il en la ferrant dans les siens? Oui, répondit-elle en portant sur lui des yeux troublez. Ah! continua-t-il avec une extrême émotion, vous m'aimiez plus alors que vous ne m'aimez à présent. Je ne pouvois pas vous aimer plus, repliqua-t-elle; mais il est vrai que je craignois moins de vous le dire. Après? lui demanda-t-il. Ah Phéleas! s'écria-t-elle en rougissant, que me demandez-vous? Vous étiez plus heureux que je ne veux que vous le soyez jamais, & vous n'en étiez pas moins injuste.

Phéleas, à ces mots, ne pouvant plus contenir son ardeur, & devenu plus téméraire par la confiance que Zéinis lui avoit faite, se soulevant un peu, & se penchant sur elle, fit ce qu'il put pour approcher sa bouche de la sienne. Quelque hardie que fût cette entreprise, Zéinis peut-être ne s'en seroit pas offensée; mais Phéleas uniquement occupé de se rendre heureux, porta son audace si loin, qu'elle ne crut pas devoir lui pardonner ce qu'il faisoit. Ah Phéleas! s'écria-t-elle, sont-ce là les promesses que vous m'avez faites, & craignez-vous si peu de me fâcher?

Quelques violens que fussent les transports

ports de Phéleas, Zéinis se défendit si sérieusement, & il vit tant de colere dans ses yeux, qu'il crut ne devoir plus s'opiniâtrer à une victoire qu'il ne pouvoit remporter sans offenser ce qu'il aimoit, & qui même, par la résistance de Zéinis, devenoit extrêmement douteuse pour lui. Soit respect, soit timidité, enfin il s'arrêta; & n'osant plus regarder Zéinis: Non, lui dit-il tristement, quelque cruelle que vous soyez, je ne m'exposerai plus à vous déplaire. Si je vous étois plus cher, vous craindriez sans doute moins de faire mon bonheur; mais, quoique je ne doive plus espérer de vous rendre sensible, je ne vous en aimerai pas moins tendrement.

En achevant ces paroles, il se leva d'auprès d'elle, & sortit. Mortellement fâchée que Phéleas la quittât, & n'osant cependant pas le rappeler, la tête appuyée sur ses mains, Zéinis pleuroit, & étoit demeurée sur le Sopha. Inquiète pourtant du départ de son Amant, elle se levoit pour savoir ce qu'il étoit devenu, lorsque ramené par sa tendresse, il rentra dans le cabinet. Elle rougit en le revoyant, & se laissa retomber sur moi en poussant un profond soupir. Il courut se jeter à ses genoux, lui prit tendrement la main, & n'osant la baiser, il l'arrosa de ses larmes. Ah levez-vous! lui dit Zéinis sans le regarder. Non Zéinis, lui dit-il, c'est à vos pieds que j'attends mon arrêt; un seul mot. . . Mais vous pleurez! Ah Zéinis! est-ce moi qui fais couler vos larmes?

La

La barbare Zéinis en ce moment lui ferra la main, & tournant vers lui des yeux que les pleurs qu'ils versôient, embellissoient encore, soupira sans lui répondre. Le trouble qui regnoit dans ses yeux, ne fut pas plus obscur pour Phéleas qu'il ne l'étoit pour moi-même. Ciel! s'écria-t-il en l'embrassant avec fureur, seroit-il possible que Zéinis me pardonnât! Zéinis garda encore le silence. Hélas! Phéleas ne perdit rien de ce qu'il sembloit lui dire, & sans interroger davantage Zéinis, il alla chercher jusques sur sa bouche l'aveu qu'elle sembloit lui refuser encore.

En cet instant, je n'entendis plus que le bruit de quelques soupirs étouffez. Phéleas s'étoit emparé de cette bouche charmante où mon ame un instant avant lui... Mais, pourquoi rappelé-je un souvenir encore si cruel pour moi? Zéinis s'étoit précipitée dans les bras de son Amant; l'amour, un reste de pudeur qui ne la rendoit que plus belle, animoient son visage & ses yeux. Ce premier trouble dura long-tems. Phéleas & Zéinis, tous deux immobiles, respirant mutuellement leur ame, sembloient accablez de leurs plaisirs.

Tout cela, dit alors le Sultan, ne vous faisoit pas grand plaisir, n'est-il pas vrai? Aussi, dequoi vous avisiez-vous de devenir amoureux, pendant que vous n'aviez pas de corps? Cela étoit d'une folie inconcevable; car, en bonne-foi, à quoi cette fantaisie pouvoit-elle vous mener? Vous voyez bien

bien qu'il faut savoir raisonner quelque-fois ? Sire, répondit Amanzei, ce ne fut qu'après que ma passion fut bien établie, que je sentis combien elle devoit me tourmenter; & selon ce qui arrive ordinairement, les réflexions vinrent trop tard. Je suis vraiment fâché de votre accident; car je vous aimois assez sur la bouche de cette fille que vous avez nommée, reprit le Sultan; c'est réellement dommage qu'on vous ait dérangé.

Tant que Zéinis avoit résisté à Phéléas, dit Amanzei, je m'étois flaté que rien ne pouroit la vaincre; & lorsque je la vis plus sensible, je crus qu'arrêtée par les préjuges de son âge, elle ne porteroit pas sa foiblesse jusques où elle pouvoit faire mon malheur. J'avouerai cependant que, quand je lui entendis raconter ce songe que j'avois cru qu'elle ne devoit qu'à moi, que j'appris d'elle-même que l'image de Phéléas étoit la seule qui se fût présentée à elle, & que c'étoit au pouvoir qu'il avoit sur ses sens, & non à mes transports, qu'elle avoit dû ses plaisirs, il me resta peu d'espoir d'échaper au sort que je craignois tant. Moins délicat cependant que je n'aurois dû l'être, je me consolais du bonheur de Phéléas, par la certitude que j'avois de le partager avec lui. Quelque chose qu'il eût dite à Zéinis de sa passion & de la fidélité qu'il lui avoit toujours gardée, il ne me paroïssoit pas possible qu'il fût parvenu à l'âge de quinze ou seize ans sans

II. Partie.

M

avoit

avoir eu au moins quelque curiosité qui l'empêcheroit de délivrer mon Ame de cette captivité qui m'avoit long-tems paru si cruelle, & que je préférerois dans cet instant au poste le plus glorieux qu'une Ame pût remplir. Tout desespéré que j'étois de la foiblesse de Zéinis, j'en attendis les suites avec moins de douleur, dès que je me fus persuadé que, quelque chose qui arrivât, je ne serois pas contraint de la quitter.

Quelle affreuse que fût pour moi la tendre léthargie où ils étoient plongez, & que chaque soupir qu'ils pouvoient, paroïssoit augmenter encore, elle retardoit les téméraires entreprises de Phéleas; & quoiqu'elle me prouvât à quel point ils sentoient leur bonheur, je priois ardemment Brahma de ne point permettre qu'elle se dissipât. Inutiles vœux! J'étois trop criminel pour que deux ames innocentes, & dignes de leur félicité, me fussent sacrifiées.

Phéleas, après avoir languï quelques instans sur le sein de Zéinis, pressé par de nouveaux desirs que la foiblesse de son Amante avoit rendu plus ardents, la regarda avec des yeux qui exprimoient la délicieuse ivresse de son cœur. Zéinis embarrassée des regards de Phéleas, détourna les siens en soupirant. Quoi! tu fuis mes regards, lui dit-il, ah! tourne plutôt vers moi tes beaux yeux; viens lire dans les miens toute l'ardeur que tu m'inspires.

Alors

Alors il la reprit dans ses bras. Zéinis tenta encore de se dérober à ses transports ; mais , soit qu'elle ne voulût pas résister long-tems, soit que se faisant illusion à elle-même , en cédant elle crût résister, Phéleas fut bien-tôt regardé aussi tendrement qu'il desiroit de l'être.

Quoique les dernières bontez de Zéinis l'eussent jettée dans une tendre langueur peu différente de celle où mes transports l'avoient plongée, & qu'elle regardât Phéleas avec toute la volupté qu'il avoit désirée d'elle, elle parut se repentir de s'être trop livrée à son ardeur, & chercha à se retirer des bras de Phéleas. Ah Zéinis ! lui dit-il, dans ce songe dont vous m'avez parlé, vous ne craigniez pas de me rendre heureux. Hélas ! répondit-elle, quelque que soit mon amour pour vous, sans lui, sans le trouble qu'il a mis dans mes sens, vous n'en auriez pas tant obtenu.

Imaginez, Sire, quel fut mon chagrin, lorsque j'appris que c'étoit à moi seul que mon rival devoit son bonheur. Vous devez être content de votre victoire, continua-t-elle, & vous ne pouvez, sans m'offenser, vouloir la pousser plus loin. J'ai fait plus que je ne devois pour vous prouver ma tendresse ; mais . . . Ah Zéinis ! interrompit l'impétueux Phéleas, s'il étoit vrai que tu m'aimasses, tu craindrois moins de me le dire, ou du moins tu me le dirais mieux. Loin de ne te livrer à mon

amour qu'avec timidité, tu t'abandonnerois à tous mes transports, que tu ne croirois pas encore faire assez pour moi. Viens, continua-t-il en s'élançant auprès d'elle avec une vivacité qui m'auroit fait mourir si une Ame étoit mortelle, viens, acheve de me rendre heureux.

Ah Phéleas ! s'écria d'une voix tremblante la timide Zéinis, songes-tu que tu me perds ! Hélas ! tu m'avois juré tant de respect ! Phéleas ! est-ce ainsi qu'on respecte ce qu'on aime !

Les pleurs de Zéinis, ses prieres, ses ordres, ses menaces, rien n'arrêta Phéleas. Quoique la tunique de gâze qui étoit entre elle & lui, ne le laissât voir déjà que de trop de charmes, & que ses transports l'eussent remise comme elle étoit pendant le sommeil de Zéinis; moins satisfait des beautés qu'elle offroit à sa vûe, que transporté du desir de voir celles qu'elle lui déroboit encore, il écarta enfin ce voile que la pudeur de Zéinis défendoit encore foiblement, & se précipitant sur les charmes que sa témérité offroit à ses regards, il l'accabla de caresses si vives & si pressantes, qu'il ne lui resta plus que la force de soupîrer.

La pudeur & l'amour combattoient cependant encore dans le cœur & dans les yeux de Zéinis. L'une refusoit tout à l'Amant; l'autre ne lui laissoit presque plus rien à desirer. Elle n'osoit porter ses regards sur Phéleas, & lui rendoit avec  
une

une tendresse extrême tous les transports qu'elle lui inspiroit. Elle défendoit une chose pour en permettre une plus essentielle : elle vouloit , & ne vouloit plus ; cachoit une de ses beautez pour en découvrir une autre ; elle repouffoit avec horreur , & se rapprochoit avec plaisir. Le préjugé quelquefois triomphoit de l'amour , & lui étoit un instant après sacrifié , mais avec des réserves & des précautions qui , tout vaincu qu'il avoit paru , le faisoient triompher encore. Zéïnis avoit tour à tour honte de sa facilité & de ses répugnances. La crainte de déplaire à Phéleas , l'émotion que lui causoient ses transports , & l'épuisement où un combat aussi long l'avoit jettée , la forcerent enfin à se rendre. Livrée elle-même à tous les desirs qu'elle inspiroit , ne supportant qu'impatiemment des plaisirs qui l'irritoient sans la satisfaire , elle chercha la volupté qu'ils lui indiquoient , & ne lui donnoient point.

En ce moment , outré du spectacle qui s'offroit à mes yeux , & commençant à craindre à de certaines idées de Phéleas qui me prouvoient son peu d'expérience , qu'il ne chassât mon Ame d'un lieu où malgré les chagrins qu'on lui donnoit , elle se plaïsoit à demeurer ; je voulus sortir pour quelques instans du Sopha de Zéïnis , & éluder les decrets de Brama. Ce fut en vain , cette même Puissance qui m'y avoit exilé , s'opposa à mes efforts ,

& me contraignit d'attendre dans le defespoir la décision de ma destinée.

Phéleas. . . . O souvenir affreux ! moment cruel dont l'idée ne s'effacera jamais de mon Ame ! Phéleas enyvré d'amour, & maître, par les tendres complaisances de Zéinis, de tous les charmes que j'adorois, se prépara à achever son bonheur. Zéinis se prêta voluptueusement aux transports de Phéleas ; & si les nouveaux obstacles qui s'opposoient encore à sa félicité, la retarderent, ils ne la diminuèrent pas. Les beaux yeux de Zéinis verserent des larmes, sa bouche voulut former quelques plaintes, & dans cet instant sa tendresse seule ne lui fit point pousser des soupirs. Phéleas auteur de tant de maux, n'en étoit cependant pas plus haï ; Zéinis, de qui Phéleas se plaignoit, n'en fut que plus tendrement aimée. Enfin, un cri plus perçant qu'elle poussa, une joye plus vive que je vis briller dans les yeux de Phéleas, m'annoncerent mon malheur & ma délivrance ; & mon Ame pleine de son amour & de sa douleur, alla en murmurant recevoir les ordres de Brama & de nouvelles chaînes.

Quoi ! c'est-là tout ? demanda le Sultan ; ou vous avez été Sopha bien peu de tems, ou vous avez vu bien peu de chose pendant que vous l'ériez. Ce seroit vouloir ennuyer Votre Majesté, que de lui raconter tout ce dont j'ai été témoin pendant mon séjour dans les Sopha, ré-

pondit

pondit Amanzei; & j'ai moins prétendu lui rendre toutes les choses que j'ai vûes, que celles qui pouvoient l'amuser. Quand les choses que vous avez racontées, dit la Sultane, seroient plus brillantes que celles que vous avez supprimées, (& je le crois, puisqu'il est impossible d'en faire la comparaison) on auroit toujours à vous reprocher de n'avoir amené sur la scène que quelques caractères pendant que tous étoient entre vos mains, & d'avoir volontairement resserré un sujet qui de lui-même est si étendu. J'ai tort, sans doute, Madame, répondit Amanzei, si tous les caractères sont agréables, ou marquez au même point; si j'ai pu les traiter tous, sans tomber dans l'inconvénient d'exposer à vos yeux des traits communs, ou rebattus, & si j'ai pu m'étendre beaucoup sur une matière qui devoit, quelque variété que j'eusse mise dans les caractères, devenir ennuyeuse par la répétition continuelle & inévitable du fonds.

En effet, dit le Sultan, je crois que si l'on vouloit peser tout cela, il pourroit bien avoir raison; mais j'aime mieux qu'il ait tort que de me donner la peine d'examiner ce qui en est. Ah! ma Grand Mere! continua-t-il en soupirant, ce n'étoit pas ainsi que vous contiez!

F I N.

TA-

# T A B L E

## D E S

### C H A P I T R E S.

---

#### SECONDE PARTIE.

CHAP. XII.	<b>L</b> Emême à-peu-près que le précédent, Page 3	
CHAP. XIII.	Fin d'une Avanture, & commencement d'une autre,	16
CHAP. XIV.	Qui contient moins de Faits, que de Discours,	31
CHAP. XV.	Qui n'amusera pas ceux que les précédens ont ennuyez,	51
CHAP. XVI.	Qui contient une Dissertation qui ne sera pas goûtée de tout le monde,	66
CHAP. XVII.	Qui apprendra aux Femmes novices, s'il en est, à éluder les Questions embarrassantes,	83
CHAP. XVIII.	Rempli d'Allusions fort difficiles à trouver,	93
CHAP. XIX.	Ab! tant mieux!	106
CHAP. XX.	Amusemens de l'Ame,	121
CHAPITRE	dernier,	132

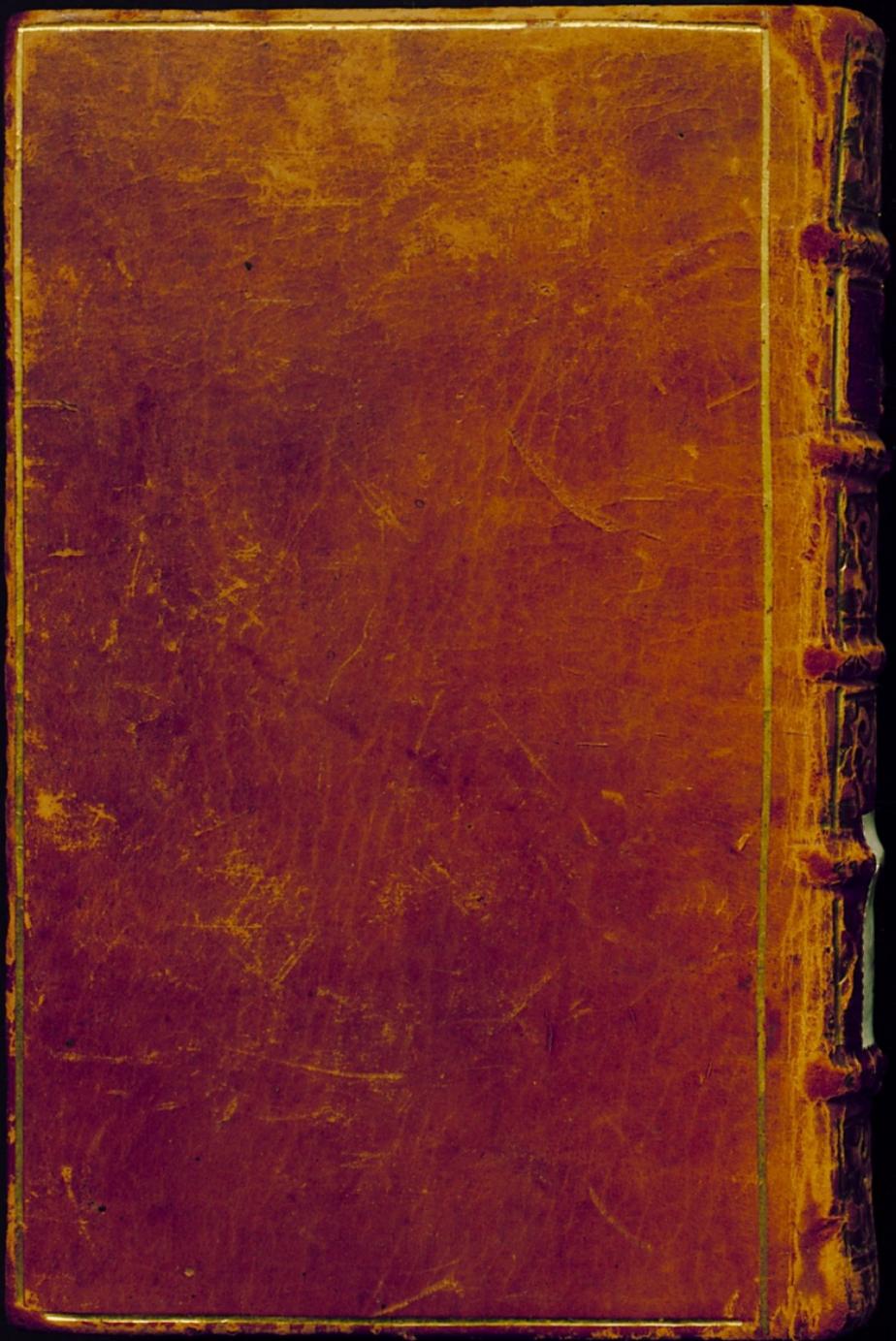
22 <sup>16</sup>/<sub>k,4</sub>

AE 22 16  
k,4  
s

DL 2990a









Farbkarte #13

LE  
SOPHA,  
CONTE MORAL.  
SECOND VOLUME.



IMPRIMÉ SUR LA VÉRITABLE  
COPIE DE GAZNAN,  
& se trouve  
A LA HAYE,  
Chez F. H. SCHEURLEER.  
MDCCXLII

